This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~P.R.R.~~

Z6621.F81.1858

~~ZA 2146~~

= Basement

CONFINED TO
THE LIBRARY

LES

MANUSCRITS SLAVES

DE LA

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DE PARIS

1

LES MANUSCRITS SLAVES

DE LA

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

DE PARIS

PAR LE P. MARTINOF

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

AVEC UN CALQUE

PARIS

JULIEN, LANIER, COSNARD ET Ce, ÉDITEURS

4, RUE DE BUCI, 4

1858

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 SEP. 1937
OF OXFORD

LES

MANUSCRITS SLAVES

DE LA

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DE PARIS

I

Naguère une chaire de langue et de littérature slave était créée au collége de France. Aujourd'hui, l'Institut, dans la séance solennelle des cinq académies (17 août 1857), vient de décerner le grand prix Volney à M. Miklosich, qui occupe avec éclat à Vienne une chaire toute semblable à celle que Mickiewicz a illustrée à Paris. Ces deux faits disent assez l'intérêt que la France porte aux études slaves. Elle veut se rendre compte de cette langue parlée dans ses divers dialectes, en Europe, par près de quatre-vingts millions d'hommes, et de ce mouvement intellectuel qui s'est manifesté depuis le commencement de notre siècle chez les peuples de cette race. C'est un puissant encouragement pour tous ceux qui, dans la mesure de leurs forces, se livrent à ces études. N'est-ce pas dire qu'il y a en France un public qui veut être tenu au courant des

productions les plus remarquables de la littérature slave, des questions qui s'agitent dans le monde slave et des discussions qu'elles soulèvent? Nous l'avons pensé, et c'est pourquoi nous avons pris pour objet de notre travail *les manuscrits slaves de la bibliothèque impériale de Paris.*

Deux motifs ont déterminé notre choix : d'abord l'intérêt intrinsèque du sujet. La paléographie slave date d'hier, mais elle a devant elle un brillant avenir. Des hommes éminents, parmi lesquels il faut compter M. Miklosich, le nouveau lauréat de l'Institut, lui apportent le tribut d'un dévouement éclairé et persévérant; elle a conquis les sympathies d'un public instruit et intelligent parmi les peuples slaves, de plus en plus épris de leur passé et de tout ce qui se rattache à leur nationalité. La solution de problèmes importants et qui piquent vivement la curiosité, dépend des progrès que cette branche de la science est appelée à faire. Ces progrès, il ne suffit pas de les appeler de tous nos vœux; il faut tâcher de les hâter par nos labeurs et nos recherches. C'est par cette voie que la paléographie slave verra se réaliser des résultats analogues à ceux que M. Miklosich vient d'obtenir dans le domaine de la philologie, et qu'il a consignés dans sa *Grammaire comparée des langues slaves.*

Mais outre cet intérêt général, le travail que nous avons entrepris en présente un autre, particulier à la France, et qui lui est pour ainsi dire personnel. Il s'agit de faire l'inventaire des richesses qu'elle possède en fait de manuscrits slaves.

Disons-le tout de suite, ces richesses ne sont pas considérables. Montfaucon nous a laissé, il est vrai, une longue

liste des manuscrits qu'il appelle en toutes lettres *Codices slavici*, et qu'il dit avoir été portés sur les catalogues de Saint-Germain-des-Prés en 1686. Que sont-ils devenus? ont-ils péri dans les désastres qui menacèrent l'Évangéliaire de Reims? ou bien, sauvés comme celui-ci par une main amie, enrichissent-ils quelque bibliothèque qui ne se doute pas des précieuses épaves qu'elle possède? C'est ce que nous ne saurions dire, et sur quoi les personnes les plus initiées dans les questions bibliographiques, les plus à même par leur position de connaître la vérité, n'ont pu nous donner aucune réponse satisfaisante. Toujours est-il que nos investigations n'ont abouti à aucun résultat, et nous sommes obligé de considérer ces manuscrits comme perdus pour la science. Pour sentir la grandeur de cette perte, il suffit de parcourir les titres des quarante-cinq volumes mentionnés par le docte bénédictin. Il y avait là des ouvrages que les slavistes auraient été heureux de connaître pour la première fois peut-être; telles sont par exemple les *Comédies d'Aristophane*, pour ne rien dire des textes des saints Pères et autres auteurs ecclésiastiques, généralement assez répandus[1].

Quoi qu'il en soit, le peu que possède la bibliothèque de Paris lui donne le pas sur celles de l'Allemagne. Il y a là des textes qui mériteraient d'être édités en entier. Nous ne renonçons point à l'espoir de nous en occuper un jour; en attendant, nous nous contentons de donner un aperçu général de tout ce dont nous avons pu par nous-même constater l'existence.

[1] Les voici tels qu'ils sont consignés dans la *Bibliotheca bibliothecarum mss.*, t. II, p. 1042. — Mss. codicum slavicorum, etc., bibliothecæ Coislinianæ hic

Ce n'est point un traité de paléographie slave que nous écrivons : ce traité est encore à faire. Ce n'est pas non plus une description complète et critique, dans le genre de celle qui a immortalisé le nom de M. Vostokof[1], ou de celle que viennent d'entreprendre deux savants professeurs de

catalogos proferimus quales ipsi, anno 1686, Parisiis adornati fuerunt. Illi vero catalogi nullo apposito numero prostant.

Codices slavici.

1. Ecclesiastici officii, cod. quatuor.
2. Vetus Testamentum, cod. unus.
3. Quatuor Evangelia, cod. unus.
4. S. Joann. Climaci opera et scala, cod. duo.
5. S. Joann. Chrysostomi oper., cod. decem.
6. S. Gregorii Nazianzeni oper., cod. unus.
7. S. Basilii quædam, cod. unus.
8. S. Gregorii Nysseni, cod. unus.
9. S. Joann. Damasceni, cod. unus.
10. Theophylactus in Evangelia, cod. unus.
11. Vitæ Patrum et Sanctorum, cod. tres.
12. Theodoreti historia, vitæ SS. Patrum, Palladius de Brachmanis, liber Tobiæ, cod. unus.
13. Manuclis Palæologi dialogus cum Persa, cod. unus.
14. Commentarius in Psalmos, cod. unus.
15. Homiliæ diversorum, Andrææ Cretensis de Lazaro, cod. unus.
16. Aristoxeni moralia, cod. unus.
17. Georgii Syncelli et Theophanis Chronographia, cod. unus.
18. Concilium Ephesinum, cod. unus.
19. Germani archiepiscopi Constantinopolitani serm. cod. unus.
20. Concordantia canonum, Nicephori patriarchæ Constantinopolitani canones pœnitentiales, Symbolum fidei, Joannis Jejunatoris canones pœnitentiales, cod. unus.
21. Simeonis novi theologi serm. cod. unus.
22. Evangelia cum notis charactere elegantissimo et antiquissimo, cod. unus.
23. Catena in Leviticum.
24. Paræneses Patrum, cod. unus.
25. Philo Judæus, cod. unus.
26. Aristophanis comœdiæ, cod. unus.
27. Grammatica, Epistolæ Libanii, cod. unus.
28. Dionysii Halicarnassei antiquitates romanæ, Zozimi historiæ, cod. unus.
29. Athanasii rhetoris varia et adversaria, ter in tribus codicibus.

[1] Description des manuscrits slaves du musée Roumiantsof. Saint-Pétersbourg, 1842.

Moscou, MM. Névostrouïef et Gorski[1]. Un tel travail, au-dessus de nos forces, n'aurait d'ailleurs d'intérêt que pour les slavistes. Ce ne peut donc être qu'un relevé peu détaillé des manuscrits slaves, dispersés dans les différents fonds de la bibliothèque impériale; faible fruit de nos études qu'il nous tarde de partager avec tous ceux qui, Slaves ou non, peuvent y trouver quelque intérêt.

Il y a déjà plusieurs années qu'un slaviste a fait quelque chose de semblable. En sa qualité de membre de la *Commission archéographique de Russie*, feu Serge Stroïef avait visité les principales bibliothèques de l'Allemagne et de la France, et rédigé sa *Description des monuments de la littérature slavo-russe*[2], qui n'a été publiée qu'après sa mort. (Moscou, 1841.) C'est l'essai d'un débutant, il est vrai, mais un essai d'un mérite réel; d'ailleurs c'est le seul ouvrage, que je sache, où les manuscrits de la bibliothèque de Paris soient passés en revue d'une manière un peu sérieuse. Cet ouvrage est écrit en russe; mais le lecteur français n'aura rien à regretter, grâce au catalogue plus complet publié dernièrement par M. Louis Paris[3], dont le nom a depuis longtemps acquis droit de cité dans la république des lettres slaves.

[1] Description des manuscrits slaves de la bibliothèque *synodale* de Moscou.

[2] Описаніе памятниковъ славяно-русской литературы, хранящихся въ публичныхъ библіотекахъ Германіи и Франціи, съ снимками изъ рукописей. Составлено Сергіемъ Строевымъ. Москва, 1841.

[3] Voyez la livraison d'avril 1857 de son intéressant *Cabinet historique*, revue mensuelle.

II

Avant d'introduire le lecteur français dans un pays si nouveau pour lui, nous croyons devoir lui donner quelques notions préliminaires à l'aide desquelles il pourra s'y orienter. Ces notions, d'ailleurs, nous mettront à même d'éviter dans la suite des redites et des détails peu attrayants.

Puisque nous allons parler des manuscrits *slaves*, il importe, avant tout, de se faire une idée précise de la langue dans laquelle ils sont écrits. La langue slave ancienne, que nous appellerons *paléoslave*, est celle dans laquelle avaient été faites les versions primitives de la Bible, des livres liturgiques et des Pères de l'Église. Répandu par ce moyen chez tous les peuples slaves, devenu la langue de l'Église et de la science, le *paléoslave* obtint facilement sur les autres idiomes slaves la suprématie qu'il exerça depuis le IXe siècle jusqu'au delà du XIIIe, imprimant aux productions de la littérature ecclésiastique, la seule qui existât dans ces temps-là, je ne sais quel cachet d'uniformité, qui ne contribua pas peu à sa diffusion parmi les membres les plus éloignés de la grande famille slave. Les traits caractéristiques de cette langue ancienne consistent, d'après un des slavistes les plus éminents, M. Vostokof [1], dans l'usage normal des sons nasaux ѫ (*on*), ѧ ou ѧ (*in*), et de leurs

1 Un jeune savant, M. Pypin, a eu l'heureuse idée de réunir dans un seul corps les observations et les principes épars dans les nombreux écrits du célèbre archéologue, et surtout dans son grand ouvrage sur les manuscrits du musée Roumiantsof. Le travail de M. Pypin a été publié dans les *Mémoires savants* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, 1856, t. II, livraison 2.

composés, dans la distinction rigoureuse des demi-voyelles (ъ, ь), véritables chevas slaves, soit à la fin des mots, soit pour former les dérivés, dans l'observation exacte des lois qui président à la permutation des consonnes, et en général dans un développement plus complet et plus régulier du système phonétique et des formes extérieures de la langue. Les monuments littéraires dans lesquels on retrouve ces caractères de la langue paléoslave embrassent, nous venons de le dire, une durée de plus de trois siècles.

Toutefois, ne nous faisons pas d'illusions sur cette pureté primordiale du paléoslave. On a bientot énuméré les ouvrages où se retrouvent ces traits antiques et vénérables; et encore ceux-là même portent déjà l'empreinte des influences locales, les traces plus ou moins visibles d'éléments empruntés au bulgare, au serbe, au russe, etc., de manière qu'il n'y en a pas un seul peut-être qui réunisse, en faveur de son caractère antique et pur de tout alliage, les suffrages unanimes des slavistes. C'est qu'il en est de la langue paléoslave comme de cette langue primitive dont elle tire son origine ainsi que le sanscrit et les autres membres de la famille aryenne. On la trouve partout, et elle n'est nulle part. Ainsi, dans chacun des dialectes slaves, on remarque des caractères de ressemblance plus ou moins frappants avec le paléoslave; on reconnaît des traits de famille; mais on ne peut affirmer son identité avec aucun d'eux.

Une chose cependant est certaine, c'est que plus les monuments sont anciens, plus aussi ils conservent la pureté de ce caractère paléoslave. Il est curieux de suivre d'âge en âge l'action permanente des dialectes vivants sur la langue

écrite, bientôt devenue une langue immobile et morte. Cette influence, dont on comprend l'importance pour la paléographie, s'exerçait peu à peu et ne devenait sensible qu'au bout d'un certain temps. Ainsi, dans les commencements, c'est-à-dire au IXe et au Xe siècle, le texte primitif des livres sacrés restait intact chez tous les peuples slaves; il ne se ressentait de l'influence locale que dans l'orthographe tout au plus, ce qui était à peu près inévitable. Lorsqu'un écrit franchissait les limites du pays qui l'avait vu naître et passait sur un sol étranger, son orthographe variait; à côté de l'ancienne il en apparaissait une nouvelle. Cette altération pouvait s'accomplir aussi par une voie plus indirecte. Un manuscrit bulgare, par exemple, tombait entre les mains d'un serbe, et, après avoir subi les modifications exigées par la prononciation serbe, il passait à un russe qui lui en faisait subir d'autres; il s'enrichissait ainsi de deux éléments étrangers : rien de plus naturel. La même chose arrivait lorsqu'un copiste avait sous les yeux un manuscrit qui portait des traces de deux dialectes différents de celui qui lui était familier.

On conçoit la confusion qui doit parfois en résulter. S'il n'y avait que deux éléments en présence, l'analyse en serait assez facile, et c'est ce qui a lieu dans les manuscrits antérieurs au XIVe siècle. Mais il n'en est pas ainsi à partir de cette époque; surtout au XVe et au XVIe siècle, les éléments hétérogènes se multiplient et se fondent davantage, soit parce qu'ils ont subi l'action de causes extrinsèques plus nombreuses, soit parce que, indépendamment de cette influence, le texte ancien tombait en décadence, perdait les formes primitives, et avec elles son orthographe; soit enfin

parce que l'ignorance et le caprice des copistes introduisait de nouvelles variantes. Imaginez un artiste en présence d'un chef-d'œuvre qu'il se propose de copier. Que fait-il? il commence par étudier l'original; il décompose les couleurs couche par couche jusqu'à la première; il en étudie les nuances et les mélanges; et ce n'est qu'après avoir achevé cette pénible analyse qu'il saisit le pinceau et reproduit sur la toile l'œuvre du maître. Telle est, ce me semble, la situation d'un slaviste qui veut se rendre compte des manuscrits du XVe et du XVIe siècle; lui aussi doit décomposer les modifications nombreuses dues à l'action constante des époques, des localités, de l'arbitraire et de tant d'autres causes.

Il faut conclure, de ce que nous venons de dire, que l'orthographe du manuscrit est un *criterium* des plus importants pour en déterminer l'âge. Communément on classe les variations de cette orthographe en quatre catégories; ce sont comme autant de couleurs dominantes qu'on doit retrouver dans toutes les rédactions mélangées. On les appelle paléoslave, bulgare, serbe et russe. Chacune d'elles a ses traits distinctifs. Nous avons déjà parlé de la première; nous n'y reviendrons plus. Quant aux trois autres, les voici telles que les donne M. Vostokof, sous la garantie duquel nous aimons à nous placer dans une question encore controversée, et dont la solution demanderait de notre part un examen plus mûr[1].

[1] M. Miklosich diffère dans la manière de classer les manuscrits slaves. Lui aussi, il admet quatre catégories, qu'il appelle paléoslave, russo-slave, serbo-slave et bulgaro-slave. (Voyez *Vergleichende lautlehre der slavischen sprachen*, p. VII. Vienne, 1852.) Mais son paléoslave n'est pas celui de M. Vostokof, d'où il arrive que les manuscrits donnés comme paléoslaves par l'un, ne le sont

L'orthographe bulgare a cela de caractéristique qu'elle possède des signes particuliers pour rendre les voyelles nasales *on*, *in* (ѫ, ѧ), dont l'usage s'est conservé dans le bulgare moderne ainsi que dans la langue polonaise, quoique cette dernière les rende avec les lettres latines. Les Français seront surpris peut-être de retrouver dans le slave leur système nasal, quoique moins développé.

L'orthographe serbe confond ordinairement les voyelles *e* et *ia*, ainsi que les demi-voyelles finales (ъ, ь), espèces de chevas, qui semblent n'être autre chose que les voyelles *o*, *e*, prononcées sourdement.

La rédaction russe, enfin, est celle qu'ont suivie les livres liturgiques imprimés : elle ne connaît ni le son nasal des bulgares, ni cette confusion des voyelles et de demi-voyelles propre aux serbes.

Je n'indique ici que les points principaux et incontestés ; j'ajouterai encore que tous les manuscrits doivent être rangés dans l'une de ces quatre catégories, et souvent dans plusieurs à la fois, comme on le verra par la suite.

A ce *criterium* fondamental, il faut en joindre un autre purement paléographique, et qui regarde le côté pour ainsi dire matériel du manuscrit, je veux dire l'écriture et la matière destinée à la recevoir. Je ne dirai de cette dernière

point par l'autre. Il ne nous appartient pas de décider entre ces représentants des deux écoles, qu'on pourrait appeler occidentale et orientale. Toutefois, et en rendant justice à la connaissance profonde de l'éminent slaviste de Saint-Pétersbourg, nous remarquerons, avec le rédacteur des *Mémoires savants*, que M. Vostokof n'a jamais exprimé d'une manière positive ce qu'il pensait des monuments glagolitiques, et de ce qui tient à la question glagolitique en général ; et cependant cette question est d'une importance souveraine, quand il s'agit des origines de la langue slave. (Voir les *Mémoires savants*, publiés par la deuxième section de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. II, l. II, 1856, p. 19.)

que ce que tout le monde sait : à savoir, que les anciens manuscrits sont écrits sur vélin, et qu'au vélin a succédé le papier. Quant à l'écriture, les paléographes slaves en distinguent trois sortes : l'onciale ou *oustav*, c'est-à-dire écriture *posée;* la demi-onciale et la cursive. La première, qui est la plus ancienne, varie d'un siècle à l'autre. Cette différence se remarque principalement dans les trois consonnes suivantes : *j*, *z*, *tch* (ж, з, ч)[1]. On pourrait y ajouter les voyelles ѫ (*on*), ѧ ou ѧ̇ (*in*), et ы, ѩ (*y*)[2], qu'on retrouve tracées de la sorte dans les manuscrits les plus anciens, ainsi que certains signes numériques.

L'écriture demi-onciale, qui tient le milieu entre l'onciale et la cursive, apparaît dès la fin du XIVe siècle, et elle est très-répandue au XVe et au XVIe. Enfin la *cursive* s'est introduite vers le milieu du XVIe siècle, et l'usage en est devenu général au XVIIe. Ce qui la distingue des deux précédentes, c'est la rondeur des lettres et l'abondance des abréviations.

III

Ce que nous venons de dire de l'orthographe et de la forme de l'écriture ne regarde que les manuscrits cyrilliques; car pour les glagolitiques, qui forment dans la paléographie slave une branche à part, il y aurait d'autres règles à établir. Mais ces règles ne peuvent être que

[1] Quant la lettre tch (ч), la forme angulaire, tout à fait semblable à l'y majuscule (Y), paraît être plus ancienne que la forme arrondie.

[2] Ce son est propre aux langues slaves, dont quelques-unes le rendent par *y*. C'est pourquoi j'emploie cette lettre. C'est un *i* très-ouvert, à peu près comme dans le *oui* des Français, ou le *women* des Anglais.

le fruit de l'étude consciencieuse d'un nombre de manuscrits anciens plus grand que ce qu'on en connaît jusqu'à présent. Nous nous bornerons aujourd'hui aux données les plus élémentaires, nous réservant d'y revenir dans un travail plus approfondi sur la littérature glagolitique en général.

On le sait, les peuples slaves ont deux liturgies, la grecque et la romaine. Quelques-uns ont adopté l'alphabet latin avec la liturgie latine; d'autres emploient un alphabet particulier, quel que soit d'ailleurs le rite auquel ils appartiennent. Le rite gréco-slave est répandu en Russie, en Galicie, et dans plusieurs contrées de l'Autriche et de la Turquie européenne. Le rite latino-slave, — qui n'est autre que le rite romain, avec cette différence que la langue slave y est substituée à la langue latine, — est renfermé dans les étroites limites de la Dalmatie, jointe à une partie de l'Illyrie. La langue liturgique de l'une et de l'autre Église est la même; il n'y a de différence que dans la forme des lettres. Ainsi les Églises gréco-slaves se servent de l'alphabet *cyrillique*, tandis que les Églises latino-slaves ont à leur usage l'écriture *glagolitique* ou *glagolitsa*, connue aussi sous le nom de *hiéronymienne*[1].

Celle-ci est de deux espèces, *arrondie* ou *à lunettes*, et *carrée*. On a demandé laquelle des deux est antérieure à l'autre. Jusqu'à ces derniers temps les monuments les plus anciens, tels que l'Évangile d'Assémani, au Vatican, l'abécédaire bulgare, à Paris, et le *Glagolita Clozianus*, publié

1 Le nom de saint Jérôme lui est resté, à cause de la ressemblance qu'offrent les rédactions glagolitiques de la Bible avec la Vulgate. C'est au moins l'explication qu'en donne M. Schafarik, et qui nous paraît la plus plausible.

par feu Kopitar, offrent des caractères arrondis. C'est pour cette raison, je le présume, que M. Schafarik a cru nécessaire de faire exécuter, sur leur modèle, de nouveaux caractères, différents de ceux de la Propagande de Rome, qui sont carrés, et avec lesquels elle a imprimé tant de livres destinés à l'usage des Illyriens catholiques. C'est avec ces lettres *rondes*, admirablement exécutées, que l'éminent glagoliste a publié ses *Monuments de l'ancienne littérature glagolitique* [1], précieux pendant de ses *Monuments de la littérature yougoslave* [2]. Mais une découverte récente, faite à Prague par M. Hœfler, et annoncée ici même [3], vint jeter une nouvelle lumière sur cette question. Après un examen approfondi des *Fragments glagolitiques* [4], M. Schafarik est arrivé à cette conclusion, que les deux espèces d'écriture connues jusqu'à présent, la ronde et la carrée, ne sont que deux formes différentes d'un type antérieur, dont ces *Fragments* viennent de nous révéler l'existence, et qu'il est permis de considérer comme primordial. Ce type, en se développant sous l'influence des modèles graphiques déjà existants, aurait pris la forme ronde ou la forme carrée, suivant qu'il subissait l'action de l'élément grec ou celle de l'élément romain.

Sans doute, être en possession de ce type primitif, c'est quelque chose; toutefois cette nouvelle acquisition n'avance pas beaucoup la question des origines glagolitiques, si vivement débattue parmi les slavistes modernes, et dont l'importance croît de jour en jour.

[1] Pamatky hlaholskeho pisemnictvi. Prague, 1853.
[2] Pamatky drevniho pisemnictvi jihoslovanuv. Prague, 1851.
[3] *Études*, t. I, p. 438.
[4] Glagolitische Fragmente, herausgegeben von Dr Hœfler und Dr Schafarik. Prague, 1857.

Les lettres glagolitiques sont-elles plus anciennes, ou non, que les cyrilliques? A cette question, si simple en apparence, il n'y a pas encore de solution certaine. Les uns répondent affirmativement; les autres, à la suite du célèbre abbé Dobrowski, et entraînés par le poids de son autorité, tiennent le *glagolitique* pour une invention du XIIIe siècle [1]. Il y en a enfin qui protestent hautement contre les exagérations de ces derniers, sans se prononcer pourtant pour l'affirmative. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans des détails qui trouveront mieux leur place dans un travail spécial que nous méditons en ce moment; il nous suffira de dire qu'à l'heure où nous écrivons, l'écriture glagolitique est considérée pour le moins comme contemporaine de la cyrillique, sa sœur, et qu'en tout cas elle est certainement de beaucoup antérieure au XIIIe siècle [2]. C'est un fait désormais acquis à la science, et sur lequel nous n'insisterons pas.

Ce que nous tenons à faire remarquer au lecteur, c'est que la littérature glagolitique a deux périodes, l'une ancienne et l'autre moderne; elles sont bien distinctes l'une de l'autre, non-seulement par la forme extérieure de l'écriture, mais encore par la structure de la phrase et par l'organisme intérieur de la langue. Les monuments littéraires appartenant à la première période, qui embrasse plus de trois siècles (du IXe au XIIIe), sont en très-petit nombre. Il n'en est pas ainsi de la seconde. Heureusement, la bibliothèque

1 Il n'est pas bien étonnant, après cela, de voir les écrivains les plus éminents de l'Occident partager cette opinion. Le docte et pieux auteur des *Institutions liturgiques* est de ce nombre, t. III, p. 12.

2 « Je n'hésite pas, dit M. Schafarik en discutant l'âge des *Fragments glagolitiques*, je n'hésite pas de les placer entre 862 et 950, c'est-à-dire dans le premier siècle qui suivit immédiatement la venue et la prédication de saint Cyrille et saint Méthode en Moravie (p. 61). »

de Paris possède des échantillons de toutes les deux. A la première appartient le fameux *Abecedarium bulgaricum*, regardé, même après les découvertes de ces derniers temps, comme un des restes les plus vénérables de la paléographie slave; une espèce de *vade-mecum* sacerdotal, qui est du même temps que la portion glagolitique du *Texte du Sacre* (XIVe siècle), représente la seconde période.

En nommant l'*Abécédaire bulgare*, nous avons évoqué une question sans laquelle il manquerait, ce semble, quelque chose à cet aperçu général. Nous voulons parler de l'origine de l'alphabet glagolitique. On a souvent demandé pourquoi cet abécédaire porte le nom de *bulgare;* c'est demander quel est le berceau de la *glagolitsa*. A cette question on a fait plus d'une réponse. La plus plausible de toutes est celle qui, sur les traces indiquées par la dénomination elle-même, le place en Bulgarie. Au mérite de la simplicité, elle unit celui d'être d'accord avec les découvertes modernes; et tout fait croire qu'elle deviendra tôt ou tard une vérité incontestable.

L'opinion de ceux qui croient retrouver sous cette dénomination l'œuvre des sectaires nommés *Bulgares* ou *Bogomiles* et *Patarins*, ne diffère pas essentiellement de la précédente. Le bogomilisme, en effet, est une plante vénéneuse éclose au Xe siècle sur le sol bulgare, et qui s'est reproduite plus tard dans la Bosnie, la Serbie et enfin dans le midi de la France, où ses adeptes ont pris le nom d'Albigeois. Les Bogomiles auraient donc adopté, pour leur propre usage, les caractères *hiéronymiens*, comme moins accessibles au vulgaire, grâce à leur aspect tant soit peu hiéroglyphique. On le voit, la question n'est pas résolue, et on se

demande toujours quel est l'inventeur de l'alphabet glagolitique.

Quelques savants désignent saint Clément, évêque de Vélitsa[1] et Bulgare d'origine; d'autres prétendent que cette invention doit être attribuée à saint Cyrille lui-même, dont saint Clément était le disciple. Si importante que soit cette question, nous ne pouvons que l'indiquer aujourd'hui, de crainte de dépasser les bornes assignées à ce travail; mais nous nous proposons bien d'y revenir un jour.

Il m'est difficile de contenir ici l'expression d'un sentiment pénible. Le manuscrit latin (fonds latin, n° 2340) qui renfermait l'*Abecedarium* est depuis plusieurs années au nombre des exemplaires égarés! Voilà du moins ce que m'ont assuré Messieurs les conservateurs, dont l'aimable empressement à satisfaire aux demandes que je leur ai faites m'impose le devoir de la reconnaissance. Espérons que le manuscrit en question n'est qu'*égaré*, et qu'à l'exemple de l'*Évangéliaire de Reims*, si heureusement retrouvé, il reparaîtra un jour à la grande satisfaction de tous ceux qui s'y intéressent. Par bonheur, nous en avons des calques qui ne laissent rien à désirer. Tel est celui que M. Silvestre a inséré dans son édition splendide dudit Évangéliaire; Kopitar en avait déjà donné un dans son *Glagolita Clozianus* (publié en 1836); et bien avant lui un auteur russe, Vénélin, dans son ouvrage intitulé : *Les Bulgares anciens et modernes, considérés dans leurs rapports avec les Russes* (Moscou, 1829). On en trouvera aussi un à la fin de ce travail.

Quelques mots seulement sur l'ordre que nous avons suivi

1 Au nord du mont Athos et de Thessalonique.

dans cette description des manuscrits. Il n'est autre que celui du catalogue. On aurait pu, sans doute, en adopter un plus rationnel, l'ordre chronologique, par exemple, ou celui des matières. Nous n'avons cependant pas cru devoir le faire, et en voici la raison. D'abord, la plus grande partie des manuscrits, c'est-à-dire tout ce qui forme le *fonds slave*, est déjà catalogué, et partant peut être considéré comme inamovible, tandis que le reste est peu de chose et ne forme qu'un accessoire. Donner la préférence à l'ordre déjà établi, c'est faciliter les recherches, ce qui est bien quelque chose. L'ordre chronologique offrait un grave inconvénient : la date de certains manuscrits étant incertaine, on était exposé à prendre, pour base de sa classification, des conjectures. On trouvera d'ailleurs un aperçu chronologique à la fin de ce travail. Quant à l'ordre des matières, les manuscrits étant peu nombreux, chacun pourra y suppléer par lui-même.

Jetons d'abord un coup d'œil sur l'ensemble de notre modeste collection. Les manuscrits du fonds slave sont catalogués d'après les dialectes[1], et sont au nombre de vingt-sept. Les sept premiers appartiennent à la rédaction russe ; les trois suivants sont de la famille serbe ; le onzième est écrit avec des caractères glagolitiques ; le reste est en paléoslave. Le fonds grec possède un fragment bulgare caché dans un manuscrit de Platon (XIIIe siècle). Le fonds latin contient une grammaire slave et l'*Abécédaire bulgare*, dont nous venons de parler. Enfin c'est dans le fonds français que se trouvent un manuscrit tchèque très-important et une

[1] Ce catalogue a été dressé par M. Ristisch, de Belgrade. Voir le *Cabinet historique*, p. 81, avril 1857.

petite collection d'ouvrages russes, dont quelques-uns sont de nature à intéresser vivement les lecteurs français.

N° 1. (*Anc. n°* 16.)

Vol. in-4° de 253 feuillets, XVIIIe siècle.

Histoire des Scythes, c'est-à-dire des royaumes tartares de Kazan, d'Astracan, de Crimée, et de leur conquête par les Russes. « Ce manuscrit, lit-on sur la garde, a été copié de dessus un original fort ancien. » Il est certain néanmoins que cette histoire a été rédigée en 1692, par André Lyzlof. L'auteur dit dans un endroit que s'il a entrepris « d'écrire sur la Tartarie, sur ses habitants, ses rois, sa position géographique, sa population, c'est afin que les très-illustres souverains et tsars de la Moscovie *orthodoxe*, suivant l'exemple de leurs prédécesseurs, puissent plus facilement vaincre et même détruire entièrement non-seulement les Khans tartares, mais encore les Turcs maudits, le sultan y compris, leur ruine devant arriver de nos jours, d'après les Écritures saintes, et venir du peuple slavo-russe. *Fiat, fiat!* » (Part. III, ch. VI, p. 194.)

Le manuscrit est assez bien écrit, mais incomplet : sur cinq livres, il n'y a que les trois premiers et le commencement du quatrième. Il a été imprimé d'abord en 1776, à Saint-Pétersbourg, puis en 1787, à Moscou.

Le chapitre où il est question *de la religion, et des mœurs des Tartares, en temps de guerre aussi bien que dans la paix*, contient des détails fort intéressants.

N° 2. (*Anc. n°* 6.)

Vol. in-fol. de 509 feuillets, demi-onciale, sur papier, du XVIe siècle.

Chronique russe commençant à l'année 1353, règne de Jean II, et finissant à l'année 1541, règne de Jean IV, surnommé le Terrible. — Ce n'est qu'une partie de la chronique dite de Voskrésensk, du nom du couvent auquel elle appartenait, quoique rédigée à Novgorod. On le sait, Nestor, le père de l'histoire russe (XIe siècle), est l'auteur de la première chronique russe. Il a eu beaucoup de copistes, de continuateurs, d'imitateurs; on en compte près de mille, sans les abréviateurs[1]. Chaque ville un peu importante eut son annaliste; Novgorod la Grande en eut plusieurs, et ils figurent parmi les plus estimés.

Le manuscrit dont il s'agit est une très-belle copie faite sur une de ces chroniques novgorodiennes, savoir, celle qui avait été donnée en 1658 par le patriarche Nicon au couvent de la Résurrection ou de Voskrésensk, dont le nom lui est resté. L'Académie de Saint-Pétersbourg a publié, en 1793 et en 1794, la première partie de cette chronique d'après un exemplaire qui lui appartenait. Cette édition contient 31 chapitres et finit à l'année 1347, par le récit de la prétendue croisade de Magnus, roi de Suède, contre l'Église *orthodoxe* de Novgorod. Or, le manuscrit de Paris est la continuation du fragment publié : il commence à l'endroit même où s'arrête l'édition de l'Académie, et il va jusqu'au LXXe chapitre, c'est-à-dire jusqu'à l'an 1541.

[1] Karamzin, *Hist. de la Russie*, t. I, p. XXXII, Saint-Pétersbourg, 1818.

Les dix premiers feuillets sont remplis par une table des matières très-détaillée, et que Stroïef a reproduite en entier, parce qu'elle manque dans l'exemplaire dit *synodal*[1]. Le chapitre XXXVIIIe contient, entre autres, le récit du concile de Florence. Rien de plus curieux que la manière dont ce grand fait est présenté par le chroniqueur *orthodoxe;* et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est qu'elle est devenue comme traditionnelle parmi les écrivains russes qui traitent ce sujet. En voici un échantillon. L'auteur anonyme adresse des reproches à l'empereur Jean Paléologue, qui se montra, comme on sait, très-zélé pour la réunion des Églises.

« Qu'avez-vous, dit-il, trouvé de bon chez les Latins? Est-ce le respect dû aux Églises qui vous attire à eux? Mais élever la voix à la manière des insensés, mais introduire dans le chant des *enlacements* artificiels de voix, ce n'est pas respecter la maison de Dieu. Jouer de l'orgue, sonner de la trompette, *danser avec les mains,* frapper avec les pieds, y mêler d'autres jeux de ce genre, qui réjouissent certainement les démons, voilà en quoi ils font consister la beauté de leur culte. Et l'humilité et la discipline ecclésiastique, où sont-elles? N'y voit-on pas le pape lui-même faire les adorations en fléchissant un seul genou, célébrer la messe avec du pain azyme, sans ôter ses gants, et porter des bagues? Leurs docteurs se coupent la barbe et les moustaches, comme s'ils voulaient plaire davantage aux personnes du sexe, et les fidèles vont à la sainte table accompagnés de leurs chiens. »

Ce passage fait un singulier contraste avec la lettre d'Isidore, métropolitain de Kief, un des héros du concile. Elle

[1] Cet exemplaire appartient à la bibliothèque du synode de Moscou (n° 144).

est datée de la ville d'Ofen et conçue dans les termes suivants :

« Moi, Isidore, par la grâce de Dieu, archevêque de Kief et de toute la Russie, légat *a latere* du siége apostolique, à tous les fidèles de la Russie, de la Pologne, de la Lithuanie et de l'Allemagne, salut. Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse; car l'Église d'Orient et l'Église d'Occident, séparées depuis de si longues années, viennent de retourner à l'unité primitive et de rétablir la paix et la concorde. Que tous les chrétiens, Latins et Grecs, Russes, Serbes et Valaques, et tous ceux qui sont sous l'obédience du patriarche de Constantinople, embrassent cette sainte union avec vénération; au nom de Jésus-Christ, qui a usé de sa miséricorde également envers tous, qu'il n'y ait désormais aucune scission avec les Latins. Que ceux-ci, de leur côté, n'hésitent point à en agir de même à l'égard des Grecs, puisque l'Église romaine reconnaît le baptême grec pour saint, véritable et en tout égal à celui des Latins. Qu'il n'y ait donc plus à cet égard aucune défiance, aucun doute, et que les uns et les autres se considèrent comme possédant en commun les mêmes choses. Ainsi, un Grec se trouve-t-il dans un pays latin, ou bien là où il n'y a que des églises latines, qu'il y entende la sainte messe, qu'il y adore Notre-Seigneur, comme il ferait dans sa propre église, qu'il se confesse au prêtre latin et reçoive de sa main le corps de Jésus-Christ. Les Latins doivent faire la même chose vis-à-vis des Grecs, puisque les prêtres grecs consacrent avec du pain fermenté aussi bien que les prêtres latins avec du pain azyme, et que les uns et les autres ne font qu'un. Ainsi a statué, le 6 juin 1439, le concile œcuménique de Florence. »

Nous recommandons cet écrit d'Isidore à l'attention des catholiques qui auraient quelque doute sur la validité du saint sacrifice chez les Russes ou chez les Grecs non-unis, et partant sur celle de leur sacerdoce.

C'est, de toute la *seconde partie* de la chronique, le seul morceau, que je sache, qui ait été publié[1], sans doute à cause de l'importance du sujet. Le reste est encore inédit. Disons cependant que nous sommes à la veille de posséder une édition critique de toute la chronique de Voskrésensk. Elle doit remplir le septième volume du *Recueil complet des Annales russes*, véritable monument élevé par la *Commission archéographique*, et dont les six premiers volumes sont déjà sortis des presses de l'Académie. Le texte de la chronique de Voskrésensk sera collationné avec trois manuscrits dont l'un, avons-nous dit, appartient à la bibliothèque du synode de Moscou; l'autre, celui des archives de Moscou, est plus connu sous le nom de la *Chronique de Rostof*, et le troisième, qui porte le nom de l'illustre historiographe russe, a été mis à la disposition de la Commission par Mme Karamzin, sa veuve.

Malheureusement la mort a ravi à la science le rédacteur en chef de la Commission, Bérednikof, qui préparait cette édition, et nous ne savons si, à l'heure qu'il est, le volume est livré au public. Ce qui est certain, c'est que Bérednikof n'ignorait point l'existence du manuscrit de Paris[2]. Il est donc permis de présumer qu'il en aura tiré parti pour son édition, que nous regrettons de ne pas avoir

[1] Voyez l'*Ancienne bibliothèque* de Novikof, 1788, t. VI, p. 48-70.

[2] Il avait rendu compte de l'ouvrage de Stroïef dans le *Journal du ministère de l'instruction publique*, mai 1844.

entre les mains. Nous y aurions appris la valeur relative de l'exemplaire parisien, qui se recommande par la beauté et la correction de son écriture[1], par des variantes assez importantes, enfin par les circonstances qui l'ont amené dans la capitale de la France. Après avoir été la propriété du prince George Fédorovitch Stcherbatof, homonyme de l'historien, il a été donné au baron de Sparvenfeld ; c'est ce que nous apprend une note écrite de la main du prince au bas des premières pages.

Sparvenfeld était à la fois bibliophile et ami des lettres. Il possédait plusieurs langues, entre autres le russe, qu'il savait comme un homme du pays et qu'il cultivait particulièrement[2] ; plus d'un des manuscrits de Paris a fait autrefois partie de sa collection, comme on le verra par la suite.

A partir du feuillet 500 jusqu'au 509e, on lit au bas des pages ces mots, écrits en *cursive* du XVIIe siècle : *Livre dit Annaliste de Novgorod, de Pierre Trou....* Le reste manque.

[1] Il ne lui manque, pour être complet, qu'une partie du dernier chapitre, qui s'arrête à ces mots : *en même temps vinrent les enfants des voïévodes...*

[2] « Juvenis præclarissimus, et suæ gentis spes maxima, plurimarum linguarum peritissimus, qui eo ipso tempore agebat Mosquæ, eamque linguam didicit Rutheno pariter, etc. » (Voyez Dobrowski, *Inst. ling. slav.*, p. LX.) — Leibnitz s'exprimait ainsi sur son compte : « Nec prætermittendus est D. de Sparvenfeld, insigne Sueciæ ornamentum, qui magnis in septentrionem et meridiem itineribus, regio partim jussu susceptis, opima doctrinæ spolia, partim ex Russia Africaque retulit, et dum veteris Gothorum gloriæ monumenta vestigat, multa alia in publicum profutura collegit, et nonnulla etiam in præsentis instituti usum ad me misit, plura quoque tum de suo, tum de alieno daturus, etc. (*Epist.*, t. III, p. 173, ed. Lipsiæ, 1738.)

N° 3.

Vol. in-fol. de 355 feuillets, sur papier, du XVIIe siècle.

Ce volume contient deux ouvrages qui n'ont de commun entre eux que la reliure.

Le premier est un récit des événements militaires qui eurent lieu de 7051 à 7087 (c'est-à-dire de 1543 à 1579), sous le règne de Jean IV, le Terrible, et où sont enregistrés les noms et les rangs respectifs des chefs des régiments. C'est pour cela que les livres de cette espèce s'appellent « *Livres des rangs* » (razriadnaia kniga). Celui qui nous occupe commence ainsi : *Ivan Vasiliévitch, grand-duc de toute la Russie, fit bâtir en face de la frontière allemande Rougodiv, une ville qu'il appela de son nom, Ivan-gorod* (ville de Jean). *La même année* (1543) *les Tartares firent irruption dans l'Ukraine; mais avec l'aide de Dieu ils en furent chassés, et poursuivis par Koltovski, Sidorof, etc.* L'écriture de cette première partie est soutenue, nette, soignée, mais le travail est resté inachevé : témoin les places vides destinées aux lettres capitales que le copiste se proposait de tracer après avoir écrit le texte. La fin manque. Le docte propriétaire du manuscrit, le baron de Sparvenfeld, a eu soin d'en avertir dans une note placée au bas de la dernière page.

La deuxième partie du volume, forte de 93 feuillets, contient le récit fabuleux des gestes d'Alexandre le Grand, ou, comme porte l'original, « la narration de la naissance, des voyages et de la grande gloire du grand et glorieux et très-renommé et très-vaillant tsar de Macédoine, Alexandre le Grand; de sa bravoure, de ses marches de

l'Orient à l'Occident, etc... Que celui qui le désire, l'écoute avec délices. » Cette légende est fort répandue parmi les peuples slaves. Et comment en serait-il autrement? Philippe, ce monarque de *grant signorie*, suivant l'expression des romanciers normands, ne tenait-il pas en baillie le pays des Esclavons ou des Illyriens, pour ne rien dire de la Grèce et de la Macédoine? Et son fils, devenu *sire de l'univers*, comme l'appelle avec raison la même tradition romane, pouvait-il rester inconnu à une race qui regarde la Macédoine comme le berceau de la *langue ancienne*, et qui, dans ses chants populaires, donne à ses propres rois le titre de Macédonien[1], surtout quand on pense que le goût du merveilleux a été de tout temps un trait caractéristique de l'esprit slave? Aussi le héros macédonien occupe-t-il une place distinguée parmi les types de la force créés par l'imagination slave. Sa légende se retrouve chez tous les peuples de cette race. Joseph Dobrowski parle d'une rédaction bohême. (*Histoire de langue bohême*, p. 167, 2e éd., 1818.) La Pologne, la Serbie ont les leurs; les Russes en possèdent plus d'une[2]. Ces rédactions, tout en découlant d'une source commune, offrent des variantes assez considérables, et elles portent un cachet spécial qui donne aux personnages une physionomie qu'on pourrait appeller *gréco-slave*. Nous n'en

[1] Ainsi, dans un chant serbe où il y est question du kral *Touratch Smédérévatch*, nous lisons les passages suivants : *Et le seigneur kral quitta la belle Macédoine, le lieu célèbre de Smédérévo, où est son éclatant palais.* — (Smédérévo est notre *Semendria*.) — Et ailleurs : *Salut, ô kral de la Macédoine, couronne d'or de la terre, étoile brillante de la Macédoine!* (Voyez *Exemples de la langue serbo-slave*, publiés par Vouk Karadjitch, p. 6. Vienne, 1856.) Le célèbre auteur remarque qu'on comprenait sous ce nom tous les pays de la domination serbe.

[2] Le musée Roumiantsof, par exemple, en a trois que M. Vostokof analyse dans sa *Description* (nos 175, 451 et 456). Stroïef en compte autant dans le musée du Comte Tolstoï (nos 34, 110 et 104).

voulons pour preuve que le manuscrit qui nous occupe en ce moment.

Dès le début, on voit l'influence byzantine. La naissance d'Alexandre est racontée de la même manière que chez le Pseudo-Callisthène ou son traducteur latin. Je me garderai bien de répéter ici certains détails, et je ne dirai que ce qu'il faut pour donner une idée de la manière dont le narrateur slave a présenté les faits. Chez lui aussi, Nectanébo exerce la magie, source de sa puissance, ce qui ne le dispense pas de fuir devant les rois ligués contre lui. Le voilà donc qui quitte l'Égypte en disant pour adieu ces paroles prophétiques : « Je pars vieillard, je reviendrai jeune homme. » Il est en Macédoine ; le bruit de sa science parvient à l'oreille de la reine, désolée de sa stérilité, et plus encore de la menace d'être répudiée par Philippe. Le roi magicien abuse de la simplicité de la trop crédule Olympias ; il lui fait accroire qu'elle va mettre au monde un Dieu, et il devient père du futur monarque de l'univers. Ce fut l'an de la création 5133, de l'ère chrétienne 362, le 12 mars à 9 heures[1].

Nous avons vu la prophétie, en voici l'accomplissement. Nectanébo est mort depuis longtemps, précipité du haut d'une montagne par Alexandre lui-même. Celui-ci arrive en Égypte ; une ville se trouve sur son passage, il l'assiége. La chaleur était excessive, Alexandre se baigne dans un grand lac ; il tombe malade. A cette nouvelle, les assiégés écrivent à son médecin, et l'engagent à mettre fin aux jours

1 Le manuscrit du musée Roumiantsof (n° 456), cité par M. Vostokof, donne une date différente de celle-ci, mais non moins précise. Alexandre y naît au mois de janvier avec la nouvelle lune, à l'heure du lever du soleil. Au reste, l'ère adoptée par notre manuscrit n'est point celle que suivent généralement les auteurs russes ou grecs.

du malade par le poison. Philippe ne se laisse pas corrompre. Une seconde lettre est adressée au roi lui-même, et Philippe y est accusé de vouloir attenter à la vie de son maître. Elle est lue devant le conseil réuni et en présence de l'accusé, qui est là une coupe à la main. Philippe montre au roi la lettre qu'il a reçue, et à l'instant tous les soupçons sont dissipés. Alexandre vide la coupe et recouvre la santé. Le siége recommence. Alors une députation arrive auprès du conquérant : il est prié de ne pas combattre ses propres sujets prêts à se soumettre à leur souverain légitime, au fils de Nectanébo, au descendant de Sésostris. « Les oracles ont déclaré, lui dit-on, que celui sur la tête de qui tombera la couronne de la main de Nectanébo, celui-là est son successeur légitime et son fils. » En effet, lorsque Alexandre vint au centre de la ville et s'approcha de la statue de Nectanébo, la couronne placée dans la main de celui-ci s'en détacha et tomba sur sa tête. « C'est ainsi que Nectanébo, parti vieillard, revint jeune homme. »

On le voit, c'est une traduction bien libre de l'histoire. Il n'y a que les copistes slaves qui aient pu, par exemple, transformer le fleuve *Cydnus* en un lac, et le transporter en Égypte.

Le voyage d'Alexandre à Rome, digne pendant de celui de Charlemagne à Jérusalem, porte un cachet tout particulier. Cet épisode, à peine effleuré par les légendes occidentales, prend sous la plume slave des proportions épiques. C'est tout un récit, mais un récit dans le genre de ces fantastiques contes *orientaux* dont les traditions slaves sont pleines. Je demande la permission de le reproduire *in extenso*.

« D'Athènes, Alexandre voulut aller à Rome. A cette nouvelle, les Romains alarmés sont saisis d'une grande douleur. Vite ils réunissent un conseil pour délibérer sur ce qu'ils ont à faire : s'ils doivent recevoir Alexandre avec honneur et lui offrir des présents, ou bien s'il faut s'opposer à lui par la force. Dans cette incertitude, se souvenant des pieux usages de leurs ancêtres, ils s'adressent à leur dieu Apollon, et ils le supplient de les éclairer. Le dieu leur apparaît en songe, et leur dit : « Hommes de la grande Rome, ne craignez point « Alexandre ; car c'est mon propre fils, que j'ai eu d'Olym- « pias, grâce à l'intervention de Nectanébo, roi d'Égypte. « Ainsi recevez-le avec les honneurs dus à un seigneur et « à un souverain, et rendez-lui la gloire qu'il mérite. » Les Romains obéirent à la voix de l'oracle, et ce fut une chose merveilleuse à voir et inouïe que la réception qu'ils firent à Alexandre.

« Ainsi, on envoya à sa rencontre d'abord quatre mille guerriers, portant des couronnes ornées d'or et de diamants ; ensuite cent mille hommes, en habits rouges brodés d'or ; puis quarante mille autres, ayant tous des branches de laurier à la main ; enfin des grands pontifes de Rome, au nombre de deux mille, portant de grands cierges.

« Lorsque Alexandre n'était plus éloigné que d'un stade (поприще), on lui remit les habits du grand roi hébreu Salomon, déposés à Jérusalem par Nabuchodonosor, lors de la prise de cette ville ; en outre, douze cents plaques d'or ornées de pierres précieuses, dont Salomon avait enrichi le saint des saints, ainsi que deux couronnes, l'une venant de ce même roi, avec douze pierres précieuses correspondant aux douze tribus d'Israël, et dont chacune avait une vertu particulière ;

l'autre, de la reine Sibylle, aussi avec des pierres précieuses douées de vertus magiques. On lui amena des coursiers couverts de peaux de crocodiles, aux harnais étincelants de diamants et d'émeraudes. On lui offrit aussi les armes du roi Agaméousch (Agamemnon), vainqueur de Troie, et celles du roi Alexandre Pâris, fils de Priam; la lance du roi Pandion, et celle du prince Achatamonik (?), toutes deux ornées de diamants, et dix autres; de plus, le bouclier du roi de Kheimar (?), couvert de peau d'aspic.

« Une réception pareille réjouit grandement le cœur d'Alexandre. Aussi il ordonna à ses troupes de revêtir leurs plus beaux habits; il fit venir ses meilleurs chevaux, richement harnachés et conduits à la main; il monta son merveilleux coursier, Bucéphale; il mit sur sa tête la couronne de Cléopâtre, reine d'Égypte, ornée de douze pierres précieuses, et c'est ainsi qu'au son des trompettes et des instruments, il se mit en marche vers la grande et fameuse ville de Rome.

« Lorsqu'il en approchait déjà, des guerriers, des princes et des rois romains vinrent le saluer, sans descendre de leurs chevaux, en criant : *Vive le grand roi Alexandre, fils de Philippe, seigneur de l'univers entier!* et cela dit, ils s'éloignèrent. Ceux qui vinrent après descendirent de leurs chevaux et rendirent gloire au grand conquérant.

« Les prêtres romains se présentèrent à leur tour; ils avaient des cierges et des encensoirs, et après avoir encensé Alexandre, ils lui rendirent aussi gloire. Quand il entra en ville, ils le conduisirent au temple du dieu Apollon, pour faire les adorations accoutumées; et, les adorations faites, ils lui offrirent les présents qui conviennent aux rois, à savoir de

l'or, de l'encens et de la myrrhe. Ensuite ils lui remirent un écrit dans lequel on lisait ce qui suit :

« L'an cinq mille il paraîtra un bélier à une corne, qui « brisera le royaume du léopard, et qui, après avoir déposé « tous les rois orgueilleux de l'Occident, s'en retournera en « Orient, là où est le grand bélier à deux cornes, auquel il en « brisera une, et qu'il frappera au cœur de cette même corne, « et il fera trembler tous les grands rois de l'Orient et tous les « peuples médiques (Медиоиисгіе), et il émoussera le tran- « chant des Perses. Et quand il viendra à Rome, et y recevra « la gloire, alors son temps sera venu; or, ce temps est déjà « venu; car il est à Rome, et il l'a prise sans coup férir. »

« En entendant cette prédiction, Alexandre versa des larmes de joie, ainsi que les personnes de sa suite, et il désira en connaître l'interprétation. Alors un philosophe romain lui dit ces paroles : « O grand roi, Alexandre, écoutez « l'interprétation que je vais en donner, et que j'ai recueillie « de la bouche d'un prophète hébreu nommé Daniel. La voici : « le léopard, c'est l'Occident; le bélier à deux cornes, c'est le « royaume de Perse; les peuples médiques, ce sont les « Orientaux; le bélier à une corne, enfin, c'est le royaume « macédonien, dont tu es le souverain : car tu es vaillant « et invincible, comme ton entrée à Rome le rend ma- « nifeste.

« Que la volonté de Dieu se fasse, répondit Alexandre, « pénétré de joie : l'homme ne peut rien par lui-même, et « tout dépend de la Providence; c'est elle qui renverse les « puissants; c'est elle encore qui donne la force aux faibles. » Et les Romains et les Macédoniens se livrèrent ensemble à la joie pendant longtemps.

« Les réjouissances duraient encore, lorsque les pays de l'Occident vinrent offrir à Alexandre leurs hommages et leur soumission. Alexandre les agréa, et il leur ordonna de lui envoyer des troupes et des tributs, deux fois l'an; et après avoir laissé à Rome son bien-aimé *Laméouch* gouverner en son nom l'Occident tout entier, et reçu quantité d'or pour lui-même et pour ses troupes, il continua sa marche victorieuse jusqu'aux extrémités de l'Occident, jusqu'aux bords du grand Océan, dont personne ne saurait raconter toutes les merveilles, et de là, à travers les régions inconnues du Septentrion, il revint en Orient. »

Ce morceau n'a pas besoin de commentaire : il nous donne une idée de l'intérêt qu'il y aurait à établir une comparaison entre les légendes occidentales et les légendes slaves. Pour cela, il faudrait commencer par réunir en un seul faisceau ces dernières, éparses sur le vaste terrain qu'occupe la race slave. Quant à la France, cette tâche est accomplie il y a longtemps; les travaux de MM. Michelant et Talbot en sont la preuve. Espérons qu'un travail analogue pour les Slaves ne se fera pas attendre. Déjà nous pouvons saluer d'heureux commencements. Un jeune slaviste vient de donner un aperçu de toutes les légendes sur Alexandre, dans un important travail qui sera bien accueilli des archéologues. Nous voulons parler de l'*Esquisse historique et littéraire des anciens récits et contes russes*, dont l'auteur, M. Pypin, est déjà connu de nos lecteurs[1].

Nous ne pensons pas que le manuscrit qui nous occupe

[1] Voyez les *Bulletins* de la deuxième section de l'Académie de Saint-Pétersbourg, 1856, t. III, p. 177. A l'heure où nous écrivons, l'ouvrage est probablement imprimé.

en ce moment puisse rien ajouter à ce que possèdent les collections russes, plus nombreuses et plus riches que toutes les autres. Ce n'est qu'une copie assez récente, faite à la hâte avec peu de soin et par plusieurs mains moins élégantes les unes que les autres. De plus, elle est incomplète; car le récit ne va que jusqu'à la guerre contre le roi Porus, et se termine par les mots suivants qui se rapportent à ce prince : *et il adora Philon.*

Ce manuscrit avait été d'abord la propriété d'un nommé Euthyme Timoféef Meissner, puis il passa dans les mains du baron de Sparvenfeld. C'est le docte bibliophile lui-même qui nous apprend ces détails.

N° 4. (*Anc. n° 14.*)

(XVIIe - XVIIIe siècle.)

Vies et actes politiques des grands-ducs de Russie; — compilation faite d'après le *Chroniqueur russe.* Le récit commence à Rurik, et finit à la prise de Polotsk, en 1563, sous Jean IV, le Terrible.

N° 5. (*Anc. n° 462.*)

Grammaire et méthode russe et française, par Jean Sohier, interprète en langue esclavonne, russe et polonaise dans la bibliothèque du roi, 1724. Tel est le titre de ce manuscrit, écrit moitié en français, moitié en russe. L'abbé Dobrowski pensait que c'était une grammaire slave, et que les savants auteurs du *Nouveau traité de diplomatique* avaient eu tort de la qualifier de russe [1]. L'erreur du patriarche de

[1] *Hanc illi russicam dicere, at slavonicam esse non dubito.* (Instit. ling. slav., p. LXII.)

la philologie slave ne peut venir que de ce qu'il n'a pas eu l'occasion d'examiner par lui-même le manuscrit en question. Il aurait vu que Sohier avait intitulé son ouvrage : *Grammaire russe,* et que les Pères bénédictins avaient eu parfaitement raison de la donner pour telle.

Il suffirait pour s'en convaincre de parcourir la préface de l'auteur, écrite en russe et en français, et adressée à Bignon (Jean-Paul), alors président de l'Académie. Sohier y distingue de la manière la plus formelle ces trois choses : la langue écrite, la langue des chancelleries, qu'il appelle *russe* ou *russienne*, la langue parlée ou la *dialecte*, et l'*esclavon*.

« C'est donc, dit-il, du style de chancellerie que j'ai entendu traiter ici, et donner des règles dans une grammaire et dans une méthode, comme étant le seul, le plus utile et le plus nécessaire à savoir pour l'écriture, la correspondance et l'intelligence des livres. Ce style de chancellerie, continue-t-il, est un style élégant et énergique qui ne tire rien de sa force de la *dialecte* (parlée), mais qui emprunte toute sa beauté et son énergie de la langue esclavonne ; en sorte qu'on ne peut rien écrire en *russien* sans le secours de la langue esclavonne. »

C'est pour cela que Sohier a donné, comme il le dit lui-même au commencement de sa grammaire, une *teinture* de la grammaire esclavonne, teinture bien légère, il est vrai, mais suffisante pour faire connaître, suivant son expression, les rapports et les différences qui existent entre la *dialecte* et la langue mère, « dans la permutation de quelques consonnes ou voyelles et des terminaisons. A l'égard du génie et des tours de cette *langue mère* dont on doit se servir à

propos dans la langue *russe*, c'est ce qu'on apprendra dans la deuxième partie de ce livre. »

Ainsi, à part une table des abréviations usitées dans les livres ecclésiastiques de Russie et quelques exemples, tout le contenu du volume se rapporte à la langue russe. On voit que l'ouvrage a été fait par un étranger. Des inexactitudes nombreuses et un système de déclinaisons très-compliqué (il y en a vingt) le prouvent assez.

L'auteur a eu la patience de donner en regard une traduction latine de tous les textes russes qu'il cite, en y ajoutant la prononciation figurée en français.

Avant de passer outre, disons quelques mots d'un manuscrit appartenant au fonds latin (n° 3876), et qui trouve ici sa véritable place. C'est un cahier de soixante-douze feuillets in-4°, en slave et en latin, et ayant pour titre : *Grammatica sclavonica scripta per Joannem Usevicium*[1] *sclavonum, celeberrimæ academiæ Parisiensis studiosum theologum*. Parisiis, anno a Nativitate Filii Dei 1643.

Dobrowski le mentionne dans ses *Institutions* (p. LXII), et il prétend que c'est à ce manuscrit que Banduri aurait emprunté la table rédigée par Oujévitsch, qui se trouve dans le commentaire que ce savant a publié sur Constantin Porphyrogénète. (*De Administratione Imperii*, t. II.)

On se tromperait fort si l'on prenait la grammaire d'Oujévitsch pour slavonne. Kopitar et après lui Dobrowski (*Institut.* LXII) ont déjà remarqué qu'il y a là un mélange de slavon et de polonais. Les exemples cités par l'auteur en

[1] A la fin du volume, l'auteur se nomme Ugévicius, ce qui est plus correct.

sont la preuve; et le titre même de l'ouvrage n'est pas exempt de polonisme[1].

La conclusion de la syntaxe est conçue ainsi : *Et hæc dicta de syntaxi sufficient, idque ad majorem Dei gloriam et B. V. Mariæ, nec non sanctorum omnium honorem. Amen.* — Le volume est couronné par l'épigramme suivante :

EPIGRAMMA AD LIBRUM

Qui nunquam patriis tali conspectus in oris
Ordine clausisti sclavica verba liber,
Lutetiæ prodis calamo cum partus in auras,
Patronique sinum gratificantis adis,
Ubere quem Pallas sacro lactavit abunde,
Pieridumque chori censuit esse decus,
Non auctore magis, quam tu lætare patrono;
Fautor erat : speres hunc fore præsidium.

JOANNES UGEVICIUS, Sclavonus,
Sacræ theolog. studiosus.

Quel est ce nourrisson de Pallas, cet ornement des Piérides, ce Mécène qui recevait l'hommage d'un russe, étudiant la théologie à Paris? Nous ne saurions le dire; ce que nous savons, c'est qu'à cette époque-là bien des Russes du midi, surtout de Kief, venaient faire leurs études à la Sorbonne, aussi bien qu'à Rome.

Sur le dernier feuillet (471e) on lit deux hymnes prises dans l'ordinaire de la messe. La première se chante au moment du grand Introït; la seconde est en l'honneur de la Vierge immaculée, — titre que la Sorbonne soutenait avec

[1] Grammatica scripta *per* Joannem est un polonisme, qui est bien plus sensible encore dans le titre slave que voici : Граматыка словенская, написана прежъ Юанна Ужевича, словянина, славной академіи Парижской въ теологіи студента, въ Парижу, року отъ нароженія Сына Божого 1613.

le zèle que tout le monde connaît, et que l'Église grecque proclame dans ses livres liturgiques, sans s'en douter peut-être[1]. Les voici telles que les donne le manuscrit :

Videmus lucem sinceram, et suscepimus Spiritum Sanctum; invenimus lucem sinceram, individuæ sanctæ Trinitati capita flectimus : hæc enim nos salvabit.

Dignum est, QUONIAM (sic) REVERA[2] *laudare te, Deipara, semper beatam et* IMMACULATAM *et matrem Dei nostri, honorabiliorem Cherubim et gloriosiorem revera Seraphim, sine corruptione Deum Verbum parientem* (*i. e. quæ peperit*), EXISTENTEM (sic) *Deiparam te laudamus*[3].

N° 6. (*Anc. n°* 2290.)

Vol. in-4° de 302 feuillets à deux colonnes, cursive du XVIIe siècle.

Dictionarium latino slavicum operi Calepini servata verborum integra serie conformatum, studio atque opera Reverendorum in Christo patrum Epiphanii Slavienickii et Arsenii Koreckii Satanoviensis, ordinis S. Basilii. Moschoviæ, anno reparatæ salutis 16... La date n'est pas achevée, ce doit être 1650. (Voyez *Mém. savants*, t. III, p. 235.) — Le manuscrit est partagé en deux; la première moitié, dont on vient de lire le titre, contient le vocabulaire latin-slave; la deuxième, le slave-latin[4].

[1] Voyez à ce sujet les intéressantes *Lettres à une dame russe sur le dogme de l'immaculée Conception,* par le P. Gagarin, de la compagnie de Jésus. Paris et Tournai, 1857.

[2] L'original porte : ὡς ἀληθῶς (яко во истину). Cette manière de traduire donne une idée de la servilité avec laquelle les textes grecs ont été rendus en slave. Souvent on ne comprend la traduction qu'après avoir eu recours à l'original.

[3] Τὴν ὄντως θεοτόκον σὲ μεγαλύνομεν (сущую Богородицу тя величаемъ).

[4] Elle porte le titre suivant : Лексиконъ Словено-Латинскій, трудолюбіемъ иноковъ Арсенія и Епифанія, въ Богоспасаемомъ градѣ Москвѣ составленный (de cent quarante-cinq pages).

Le nom d'Épiphane Slavénicki est un des plus connus dans les annales de la littérature russe. Il le doit au grand nombre d'ouvrages dont il est l'auteur. Au dire de ses contemporains, ce fut un *philosophe* et un *théologien distingué, sans égal dans la connaissance du grec et du slavon*, un *homme enfin rempli de sagesse et de science*. Chargé avec Arsène Satanovski, par le patriarche Nicon, de réviser les livres liturgiques, et surtout la Bible slave, il entreprit de refaire, d'après les Septante, la traduction alors en usage [1].

On a de lui, en manuscrit, un *Dictionnaire philologique*, à l'instar du *Thesaurus Ecclesiasticus* de *Suicer*; de plus, un lexique gréco-latino-slave, le seul qui eût cours en Russie avant la publication du dictionnaire trilingue de *Policarpof*, imprimé en 1704, à Moscou.

Le manuscrit de Paris n'a pas la partie grecque. — On distingue sur la couverture en cuir, déjà bien usée, les images des apôtres saint Pierre et saint Paul, et des textes évangéliques répétés plus d'une fois et disposés autour du crucifix : « *Tu es Petrus et super...* » — « *Data est mihi omnis.* » — « *Ecce agnus Dei qui...* » — « *Apparuit benignitas...* »

N° 7. (*Anc. n°* 2290.)

En lisant la préface de ce manuscrit et la table des matières placée au quatrième feuillet, on s'attend à voir des dialogues écrits dans les huit langues énumérées par l'auteur; savoir : le flamand, le français, l'allemand, l'anglais,

[1] Voyez le *Dictionnaire des écrivains ecclésiastiques*, t. I, p. 175. Saint-Pétersbourg, 1827; et les *Mém. savants*, à l'endroit cité.

le latin, l'espagnol, le portugais, et le velche (ou italien). Il n'en est cependant rien ; car, au lieu de ces langues, le lecteur ne trouve que le russe et le petit-russien mis en regard. Le manuscrit n'est donc qu'un fragment incomplet d'un ouvrage plus considérable. Il est d'une date assez récente et de peu de valeur.

N° 8.

Vol. in-8° de 226 feuillets, sur papier, du XVIe siècle.

Ce numéro ouvre la série des manuscrits de la rédaction serbe. C'est un recueil de divers opuscules ascétiques déjà connus par le grand ouvrage intitulé *Dobrotolubié,* et publié en slave pour la première fois en 1793, à Moscou. On y a joint des extraits des saints Pères. Les recueils manuscrits de ce genre ne sont pas rares. — Parmi les différents opuscules que contient celui-ci, je ne citerai que les plus considérables. Le premier, quant à l'ordre et à l'importance, est l'entretien de l'*humble moine Pierre Damascène avec son âme* (p. 1,131).

Pierre, surnommé Damascène, du nom de la ville dont il était évêque, gouverna l'église de Damas sous Constantin Copronyme (au VIIIe siècle). Sa vie, partagée entre la prière et l'étude, a été couronnée par une sorte de martyre. Il eut la langue coupée pour avoir combattu la secte de Mahomet, et il fut exilé en Arabie, où il termina ses jours [1]. Notre manuscrit présente des divergences assez nombreuses avec la Vulgate.

[1] Voilà ce que dit de lui l'Église russe; je tiens à en prendre acte, sans entrer dans la question de l'identité de ce saint avec Pierre Capitolien, question d'ailleurs discutée dans les *Acta sanctorum* des PP. Bollandistes. (Octobre, t. II, p. 494 et suiv.)

Le feuillet volant, marqué soixante-dix-sept, ne fait point partie du manuscrit. Il contient la fin d'un chapitre qui doit être le 32e, puis les deux chapitres suivants, dont le premier traite de l'aumône, l'autre de la véritable amitié; et le commencement du trente-cinquième, sur les conversations et le silence.

Au feuillet cent trente-sept, nous lisons le trait suivant : « L'higoumène Martin, après avoir conféré la tonsure à Jean Climaque, alors âgé seulement de vingt ans, le présenta à Jean le Sabaïte. Ce vieillard lava les pieds du nouveau disciple et lui baisa la main. Un des témoins, nommé Étienne, s'en étant scandalisé, Jean le Sabaïte lui dit : *C'est à un higoumène du Sinaï que je viens de laver les pieds.* Quelques années après, Jean Climaque devint higoumène du Sinaï... » Ce trait prophétique précède immédiatement l'opuscule d'Hésychius intitulé : *Entretien salutaire du prêtre Hésychius avec Théodule, sur la continence et les vertus.* Hésychius vivait, comme on sait, du temps de Théodose le Jeune, et mourut vers l'an 433. Photius parle de son ouvrage avec éloge. Mais qu'est-ce que Théodule? Est-ce un personnage réel ou simplement, suivant l'étymologie de ce nom, quelque serviteur de Dieu?

L'opuscule d'Hésychius contient, en deux cent trois paragraphes, des sentences pleines d'images et d'un sens profond. On nous permettra d'en citer quelques-unes, prises au hasard :

« Comme la mer Rouge ne peut être transportée au firmament, ni les habitants de la terre se passer d'air, de même il est impossible de retrancher les convoitises du cœur humain, et d'en chasser les ennemis invisibles, sans l'invocation fréquente de Jésus-Christ (n° 25). »

Et ailleurs : « Qui ne sait pas concentrer la vertu en Jésus, foyer de toute lumière, etc., celui-là marche dans les ténèbres.

« Flatter la chair, c'est nourrir dans son sein un serpent (n° 33).

« La pluie, en arrosant la terre, l'amollit ; ainsi le nom de Jésus, invoqué souvent, amollit le cœur du pécheur (n° 37).

« Quiconque regarde le soleil, en recevra des flots de lumière ; et quiconque regarde le ciel de son cœur, sera aussi illuminé.

« Vouloir repousser les suggestions de l'esprit tentateur sans le secours de *Jésus-Christ*, c'est vouloir traverser les mers sans vaisseau (n° 126).

« Un vaisseau pourrait-il marcher sans eau ? Un esprit peut-il veiller longtemps sur lui-même sans exercer la mortification et sans recourir continuellement à Jésus-Christ (n° 152) ? »

On le voit, c'est à Notre-Seigneur, l'auteur et le consommateur de notre sanctification, que revient sans cesse le pieux prêtre de Jérusalem, et c'est dans des ouvrages de ce genre, d'un extérieur peu élégant, il est vrai, et difficiles à manier, que les âmes pieuses, en Russie, vont chercher leur nourriture spirituelle.

Le reste est composé de courtes homélies des saints Pères, et le volume se termine par un fragment de Grégoire le Sinaïte. Remarquons-y entre autres : *La vie de saint Onuphrius, anachorète, et de quelques autres Pères, transcrite par Paphnuce, moine et ermite* (f. 194-209). Une homélie de saint Athanase : *Mes bien-aimés, travaillons au salut de nos âmes, car le temps est court, etc...*

(f. 219-124). Fragment d'une homélie de saint Jean Chrysostome commençant ainsi : *La crainte de Dieu chasse la malice.* Au milieu du feuillet 226e on lit ce qui suit : *Denis, pécheur, a écrit au Kakiplats sous le mont Athos, où je demeurais avec mon père Kyr Théoctiste et mes frères Simon et Thomas, par ordre de notre père et seigneur Kyr Romil, ancien* [1]. L'écrivain serait donc un moine nommé Denis, vivant avec trois autres dans un ermitage au pied du mont Athos, et ayant pour higoumène un nommé Romil. Cependant il n'est pas possible que le livre ait été écrit par ce Denis; son écriture est trop différente de celle du manuscrit.

A partir de la page cent cinquante-cinq, l'écriture change, surtout dans la manière d'écrire la lettre *a*, dont le second trait dépasse des deux côtés la ligne.

N° 9. (*Anc. n° 255.*)

Vol. in-8° de 400 feuillets, sur papier, du XVIe siècle, demi-onciale.

Échelle de saint Jean Climaque, suivie de quelques traités ascétiques de la rédaction yougo-slave, comme l'indique l'usage des voyelles redoublées, et de la lettre *a* avec un point au milieu. — Les copies de cet ouvrage renommé sont très-répandues; il y en a même d'un âge assez respectable. Ainsi le musée de Roumiantsof, par exemple, en possède six dont une remonte au XIIe siècle. Le volume commence par une lettre de Jean, higoumène de Raïtha, à Jean,

1 Дїѡнїсїе грѣшни писа на Какиплацѣ под Аѳѡном. Туже пребывахь сь ѡтцемь моимъ кур Ѳеѡктистѡмь и сь братїами моими Сїмономь и сь Ѳомомь, по повѣлѣнїю ѡтца и господина нашего кур Ромила старца.

higoumène du mont Sinaï, suivie de la réponse de ce dernier. — A la suite vient une préface et un abrégé de la vie de Jean Climaque, surnommé le *Scholastique*, écrite par Daniel, moine de Raïtha. A la première feuille est une table des matières, ayant la forme d'une échelle de trente degrés, et portant en abrégé les titres d'autant de chapitres. Parfois, remarquons-le en passant, ces titres diffèrent de ceux du texte, singularité assez rare dans les copies slaves [1]. — Le manuscrit ne porte pas de date précise; l'interprète Doubrowski, dont nous avons parlé plus haut, en avait bien indiqué une dans une note écrite au verso du feuillet 200; malheureusement elle est effacée. En revanche, une autre note ajoutée au bas de la même page nous apprend que cette *Échelle* a été achevée par Joannicius (Ianyki), moine de Xénophe, un vendredi de la semaine de Pâques. On sait qu'il y a au mont Athos une Laure serbe dite de Xénophon; on connaît aussi un recueil des homélies de saint Jean Chrysostome appelé *Margarita*, dont certains exemplaires ont été copiés par un nommé *Ianisko* (Joannicius) qui vivait au XVIe siècle; peut-être est-ce le même individu, et alors on aurait une donnée de plus sur l'époque du manuscrit.

A partir du feuillet 241e, le volume contient une espèce de *Patericon*, c'est-à-dire de petits traités ascétiques des Pères du désert, dont voici les principaux : *Vie du B. Marc*, anachorète (f. 280).

Sur le salut, par Pierre Damascène (f. 283).

[1] En parlant d'un manuscrit semblable du XIIe siècle (no CXCVIII), M. Vostokof dit qu'il n'en a point trouvé de pareils, ni dans l'original grec publié pour la première fois en 1633 par le P. Raderus, S. J., ni dans aucun autre manuscrit slave.

Un fragment de Grégoire le Sinaïte (f. 296).

Un autre fragment sans nom d'auteur (f. 300).

Une exhortation adressée aux religieux par saint Basile (f. 304).

Une autre par Siméon le Nouveau Théologien. Entretiens spirituels de saint Macaire l'Égyptien (f. 319), d'Antoine le Grand (f. 332), de saint Arsène le Grand (f. 338). Extraits des deux homélies de saint Grégoire de Nazianze pour le jour de Pâques (f. 342). C'est la quarantième et la quarante et unième de l'édition faite à Paris en 1630.

Une homélie de saint Jean Chrysostome sur ces paroles de l'Évangile : *Quand vous prierez, ne faites pas comme les hypocrites...* (Ibid.)

Enfin une instruction sur l'avancement spirituel (f. 363), et une instruction aux religieux, par Isaac le Syrien, anachorète, autrefois évêque de Ninive. Plusieurs de ces traités se retrouvent dans le manuscrit que nous allons examiner.

N° 10. (*Anc. n°* 3537.)

In-8° de 247 feuillets, vélin, initiales, XIIIe siècle.

Autre recueil ascétique, mais plus précieux que le précédent, tant par son ancienneté que par l'importance des matières qu'il contient, et qui manquent aux meilleures collections de manuscrits slaves connues en Russie [1]. Disons tout de suite que c'est à tort qu'on a mis sur le dos du volume nouvellement rélié le titre suivant en lettres d'or : *La Vie de saint Siméon*. Cette vie ne commence qu'à la

[1] C'est la remarque de Stroïef.

feuille 201e, et n'occupe que quarante-trois feuillets [1]. Une note ajoutée au feuillet soixante-sixième, nous apprend que ce manuscrit a été acheté par Théophane du mont Athos, dans la Laure serbe de Khilandari. L'orthographe offre des particularités propres à la langue serbe la plus ancienne. Tel est le redoublement des demi-voyelles finales (ъ, ь) et l'emploi continuel de l'une à la place de l'autre. Les majuscules sont presque partout en rouge. Voici le contenu de ce précieux manuscrit, dont M. Silvestre a donné, dans la *Paléographie universelle,* un excellent fac-simile.

1. Récits des Pères sur la manière de garder le recueillement avec le plus grand soin.

Au verso du feuillet vingt et un, laissé en blanc à cause de sa trop grande ténuité, une main plus moderne a mis deux hymnes en l'honneur du prophète Élie [2].

2. Différentes instructions sur la force à déployer dans les tentations de la chair (f. 39).

3. Exhortation sur la force (f. 67).

4. Qu'il ne faut pas louer ses œuvres devant les autres (f. 83).

5. Qu'il ne faut juger personne (f. 90).

6. Qu'il faut veiller sur soi-même (f. 116).

7. Qu'il faut accueillir les pèlerins avec douceur et charité (f. 117).

8. De l'humilité et de la sagesse (f. 122).

9. Des voyants (f. 141).

10. Les règles des Pères (f. 160).

[1] Je ne m'explique pas comment Stroïef a pu parler de la *Vie de saint Sabas.* Évidemment il aura confondu les deux saints.

[2] La première est parfaitement conforme à l'imprimé. (Voyez l'office de saint Élie, 20 juillet.)

11. Les douze préceptes d'Étienne le Thébaïte (f. 168).

12. Homélie de saint Éphrem sur le progrès spirituel et sur l'humilité (f. 169).

13. Entretien de Moïse avec Pœmen (f. 171).

14. Sur les pénitents du désert, extrait de l'Échelle spirituelle (f. 176).

15. De la pensée de la mort, par Siméon de Mésopotamie (f. 189).

16. Sur le même sujet, par Théophile, patriarche d'Alexandrie (f. 179).

17. *La Vie de notre saint père Siméon, instituteur et docteur, seigneur et autocrate des pays serbe et pomoriens.*

Cette dernière pièce mérite, à plus d'un titre, une attention toute particulière. Pour en apprécier la valeur, il suffira de dire que M. Schafarik l'a jugée digne de figurer parmi ses *Monuments de l'ancienne littérature des slaves du midi*, véritable trésor pour l'historien, le géographe et le philologue.

Cette vie du saint, telle que la donne le manuscrit, a été, dit le savant éditeur à qui nous devons tous ces détails, certainement connue dès la deuxième moitié du XIIIe siècle. Dométien, moine du mont Athos et auteur d'une autre vie plus détaillée du même saint, lui a emprunté des passages entiers, et même des expressions; or Dométien écrivait en 1264. C'est encore dans cet écrit qu'un chroniqueur anonyme de la Serbie a pris les noms des villes conquises par Étienne Niémania. Enfin Péiatchévitch semble en avoir eu sous les yeux soit une copie, soit des extraits, lorsqu'il composait son histoire de la Serbie. (*Colocœ*, 1755.)

L'auteur de cette vie, dont nous allons donner des fragments, est le kral Étienne, surnommé le premier Couronné (Pervo-Vientchanny), et fils aîné de saint Siméon. Grand joupan ou gospodar depuis 1195, il fut couronné roi en 1222, de la main de l'archevêque *Méthode*, avec une couronne que celui-ci venait d'obtenir, à sa demande, du pape Honorius III [1], et mourut six ans après (1228). Ce fut un prince instruit et ami des lettres. Ses épîtres à Démétrius Chomatin, où il traite de questions liturgiques, prouvent qu'il était assez versé dans la littérature grecque. On conserve cette correspondance manuscrite à la bibliothèque de Munich [2].

Un mot maintenant sur Siméon Niémania lui-même. Chef d'une dynastie célèbre, et placé au rang des saints, il apparaît dans l'histoire de la Serbie entouré d'une double auréole. Son nom vit encore dans le souvenir du peuple, qui vénère en lui son fondateur et son patron. Aussi plus d'un écrivain s'est-il exercé à retracer sa vie vertueuse. Ses deux fils, Sabas et Étienne, furent les premiers à payer à sa mémoire ce tribut de leur piété filiale. Ils posèrent, pour ainsi dire, la première pierre du monument littéraire que d'autres après eux ont continué. L'écrit de saint Sabas se trouve aussi dans le précieux recueil de M. Schafarik. Nous le laissons de côté, en nous bornant au travail de son frère.

Après quelques considérations générales, le biographe couronné annonce qu'il va parler de la naissance, de la vie et

[1] *Vie de saint Siméon*, par Dométien, p. 309, citée par Schafarik dans ses *Antiquités slaves*, t. II, p. 254. Leipzig, 1844. Voyez aussi Farlati, *Illyric. sacrum*, t. VII, p. 33.

[2] Aretin, *Beitræge*, 2 vol. Munich, 1804, in-8°.

des vertus de Siméon, et aussitôt il aborde son sujet de la manière suivante [1].

1. *Naissance d'Étienne, son double baptême.* — De grands troubles agitaient les contrées de la Serbie, de la Dioclétie et de la Travounia [2]. Tikhomil, poursuivi par ses frères [3], et pour se soustraire à leurs cabales, se retira à Dioclée, son pays natal. Là, dans un endroit nommé Rybnitsa [4], Dieu et la très-sainte mère de Notre-Seigneur lui accordèrent cet enfant béni que la providence divine destinait à réunir un jour les portions dispersées de son patrimoine, à devenir le pasteur, le docteur, le restaurateur de son pays désolé [5].

Comme il y avait dans ces contrées des prêtres latins, l'enfant fut baptisé suivant le rite latin. Plus tard, il reçut le baptême pour la seconde fois [6] de la main de l'archevêque Léonce, dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, à Rassa [7], capitale de la Serbie. Ses parents l'élevèrent dans la piété et la crainte de Dieu; ils ne se doutaient pas qu'ils

[1] Nous avons divisé le récit en numéros, qui ne sont pas les mêmes dans le manuscrit, et nous les avons fait précéder de très-courts sommaires.

[2] Travounia, Τερβουνία de Porphyrogénète, aujourd'hui Trebinie.

[3] Ils s'appelaient : Zavid, Srétomir et Pervoslav. Le père de Tikhomil, Béla Ourosch, avait pour épouse *Anne* de la race franque, c'est-à-dire française d'origine.

[4] Situé sur le fleuve du même nom (qui veut dire plein de poissons), non loin de Dioclée ou Zéta.

[5] L'année de sa naissance est incertaine : saint Sabas la place en 1114.

[6] Saint Sabas répète la même chose; il fait même remarquer l'intervention étrange du nombre deux dans plus d'une circonstance de la vie de son père. Quoi qu'il en soit des autres, celle de son baptême ne doit pas passer inaperçue. Pour nous, tout ceci peut s'expliquer par l'usage assez connu de suppléer les cérémonies prescrites par l'Église catholique. Remarquons, à cette occasion, que depuis la séparation, l'Église orientale a varié touchant le baptême, et qu'elle enseigne autre chose à Pétersbourg, et autre chose à Constantinople.

[7] Aujourd'hui *Novy Pazar*.

préparaient à la fois un prince à la terre et un compagnon aux anges du ciel.

2. *Il prend possession de l'héritage paternel, et il bâtit plusieurs églises et monastères.* — A peine devenu adolescent et possesseur de l'héritage paternel, situé sur les bords de la Toplitsa, de l'Ibar et de la Raschka, il se vit en butte à l'envie de ses propres frères. C'était lui tresser une triple couronne : car bannissant de son cœur toute pensée de ressentiment, et méprisant la rage de Satan, ce juste ne s'appliqua qu'à plaire à Dieu. Le bruit de ses vertus, de sa douceur et de son humilité parvint à l'oreille de l'empereur Manuel [1], qui, se trouvant alors dans le pays de Nisse (ou Nisch), désira avoir avec lui une entrevue. Étienne se présenta devant l'empereur grec, qui, admirant sa sagesse précoce, le combla d'honneurs et de présents, et lui donna en héritage perpétuel et inaliénable une portion de ses propres domaines nommés *Gloubotchitsa.*

Rien d'étonnant qu'il fût chéri des tsars de la terre, puisqu'il était aimé par le tsar du ciel Notre-Seigneur Jésus-Christ; or, chacun le sait, tout réussit à quiconque aime Dieu de tout son cœur. Notre saint, de son côté, embrasé de l'amour divin, et brûlant du désir de plaire au Seigneur, s'appliqua avec diligence à ériger des temples à ses saints serviteurs. D'abord il éleva une église à la très-sainte Vierge à Toplitsa, ville située à l'embouchure du fleuve *Koselnitsa.* Il la dota de terres, et y joignit un couvent de femmes confié aux soins de son épouse Anne, dont les vertus rappellent la femme forte de l'Écriture. Quelque temps après, ne pouvant contenir

[1] C'est Manuel Comnène (1143-1180), prince qui se montra toujours favorable à l'union des Églises.

l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ, Étienne commence à bâtir l'église de Saint-Nicolas, évêque et thaumaturge, à l'embouchure de la rivière Banska, non loin de celle de la sainte Vierge. Le voyant marcher pieds nus, pour accomplir la parole de Notre-Seigneur : « Celui qui s'exalte sera humilié, et celui qui s'humilie sera exalté ; » et occupé à bâtir cette église au grand thaumaturge saint Nicolas, le prompt secours des malheureux, ses frères, poussés par le démon, entrèrent en grande colère, et ils lui dirent d'un ton injurieux : « Pourquoi fais-tu sans nous consulter des choses qui ne conviennent point à ton rang? » Lui, les regardant avec douceur et le sourire sur les lèvres : « Frères germains et bien-aimés, dit-il, ne vous irritez pas de ce que je fais pour le Seigneur ; si je fais le mal, ce mal ne retombera que sur moi ; si je fais le bien, le bien sera aussi pour moi seul ; priez plutôt le Seigneur notre Dieu d'agir envers chacun de nous selon sa grande libéralité et sa miséricorde infinie. » Et il acheva l'église commencée ; il y établit aussi une communauté de religieux pour qu'ils louassent le Seigneur Dieu jour et nuit.

3. *Il est persécuté par ses propres frères.* — Cependant le serpent infernal vomit de nouveau sur lui le venin de sa rage envieuse : car les frères du saint, ayant à leur tête Zavid, leur aîné et alors seigneur de tout le pays serbe, mandèrent auprès d'eux l'homme de Dieu, le firent saisir, charger de fers et jeter dans une prison, comme autrefois Joseph avait été jeté par ses frères dans la citerne. Insensés, ils oubliaient que le malheur n'atteint point ceux qui mettent leur confiance en Dieu! Aussi, comme autrefois le chaste Joseph passa de la prison au palais et devint le

chef de la maison de Pharaon, ainsi ce nouveau Joseph fut retiré par le bras du Tout-Puissant de la profondeur de sa prison et placé sur le trône de la Serbie. Un jour qu'il était accablé de douleur, il adressa du fond de sa prison la prière suivante à saint Georges : « Grand martyr de Jésus-Christ, invincible dans les combats, saint Georges, vous qui avez souffert tant de blessures et de tourments pour Jésus-Christ, et qui, attaché à la roue, le suppliâtes de vous en délivrer et de vous guérir ; au milieu des supplices, doux agneau du Christ, vous conjurâtes l'Agneau divin d'exaucer quiconque invoquerait votre nom. Et moi, qui ne suis qu'un pécheur indigne, comment oserai-je lever mes regards vers les montagnes célestes? comment mes lèvres impures invoqueraient-elles le juge terrible? Ayez donc pitié de moi, qui suis plein de passions et de misères, obtenez du Seigneur Jésus que, selon la promesse qu'il vous a faite, je sois délivré par vos mérites de la douleur des liens de fer, que je puisse vous servir désormais, jusqu'à mon dernier soupir, par la grâce de Jésus-Christ. » Sa prière fut exaucée, il recouvra sa liberté et se hâta de bâtir en l'honneur de son libérateur une nouvelle église, dont il confia le soin à des religieux, auxquels il donna une règle, en leur enjoignant de louer sans cesse le glorieux martyr, secours des malheureux. Saint Georges n'oublia pas son serviteur ; le fait suivant en est la preuve.

4. *Guerre contre les Grecs et leurs alliés. Étienne en sort victorieux.* — Les ennemis d'Étienne, résolus de le chasser du pays et de le perdre, cherchèrent un appui auprès de l'empereur grec. Déjà les troupes alliées, grecques, franques, turques et autres, franchissant les frontières de ses

États, paraissaient devant la ville de *Pantin*, lorsque, les yeux et les mains levés vers le ciel, Étienne invoqua du fond du cœur son patron : « Jugez, lui dit-il, ceux qui m'insultent, défendez-moi contre leurs attaques, prenez les armes et le bouclier, marchez contre mes persécuteurs, dites à mon âme : « Je suis ton salut ; » et saisissant le signe vivifiant de notre rédemption et une lance offerte par l'évêque, il marcha d'un pas intrépide contre les troupes alliées. Il y avait sur son passage, près de la ville de *Zviétchan*[1], une église de saint Georges ; il y envoya aussitôt un de ses prêtres, chargé d'y réciter les prières accoutumées et de célébrer la messe. Or, pendant que celui-ci se repose de ses fatigues, le glorieux martyr lui apparaît sous la forme d'un guerrier : « Qui es-tu ? » lui demande le prêtre. « Je m'appelle Georges, je suis le martyr de Jésus-Christ. Je viens combattre les ennemis de ton maître. » Le lendemain de la vision, un grand combat eut lieu : l'ennemi fut vaincu, anéanti, et l'un des frères du saint, qui avait pris part à cette guerre sacrilége, périt dans les flots. De retour dans sa capitale, Étienne ne cessa plus de remercier Notre-Seigneur et sa sainte mère, le thaumaturge saint Nicolas et le grand martyr saint Georges.

5. *Une hérésie se déclare dans son royaume. Convocation d'un concile. Zèle du prince pour exterminer la mauvaise doctrine.* — Sur ces entrefaites, un de ses guerriers vient chez lui, et se mettant à ses genoux avec une grande humilité : « Seigneur, lui dit-il, quelque méchant serviteur que je sois, à la vue de votre piété envers Notre-Seigneur et

[1] Sfentzanion ou Svetzanion des auteurs grecs, sur les confins de l'ancienne Bulgarie et de la Serbie.

ses saints, j'ai osé annoncer à Votre Puissance qu'une doctrine réprouvée, hérétique et maudite se propage dans vos domaines. » Aussitôt le saint fait venir son archevêque Euthyme, les higoumènes, les prêtres, le clergé et la noblesse, grands et petits, et il leur parle ainsi : « Pères et frères, considérez ce que je vais vous dire. Quoique je sois le dernier de mes frères, cependant Dieu et sa très-sainte mère, qui ne font pas acception de personnes, m'ont accordé le don de la foi dans la Trinité consubstantielle et indivisible ; ils m'ont préposé à la garde de mon troupeau, au milieu duquel l'ennemi rusé sème maintenant, vous le savez, la zizanie. Non, je ne souffrirai jamais qu'on propage dans mon royaume des blasphèmes contre le Saint-Esprit, et qu'à l'exemple de l'insensé Arius, on divise l'indivisible et consubstantielle Trinité ; qu'en la séparant ainsi, on déchire de nouveau la robe sacrée du Sauveur. Insensés ! ils ignorent qu'en suivant ses doctrines maudites, ils le suivront aussi au fond de l'abîme. »

On agitait encore la question, lorsque la fille d'un seigneur orthodoxe, mariée à un de ces sectaires, se présente, se jette à ses pieds, lui raconte les abominations de la secte, dont elle avait été le témoin involontaire, et le conjure d'y mettre un terme. « En vérité, ajouta-t-elle, ils rendent un culte à Satan déchu de sa gloire première. » Étienne la produit au milieu du concile, et, après avoir pris l'avis de l'assemblée, il envoie contre eux des soldats. Comme autrefois le prophète Élie, enflammé d'un saint zèle pour la maison du Seigneur, il poursuivit ces hérétiques, et punit les uns par le feu, les autres par divers tourments, ceux-ci par l'exil, ceux-là par la privation des biens en faveur des

pauvres. Le chef de la secte (*Tesbite*) eut la langue coupée, et fut condamné à un exil perpétuel; ses ouvrages furent livrés aux flammes. Ainsi fut comprimée la doctrine blasphématoire contre l'indivisibilité des trois personnes divines[1].

6. *Nouvelle guerre contre les Grecs.* — L'empereur grec voulant s'emparer de quelques contrées de la Serbie, Étienne lui déclara la guerre, dont il sortit victorieux. D'abord il marcha avec le roi de Hongrie, Riza, son allié, contre Sriedets[2], qui fut détruit de fond en comble; puis il alla seul assiéger *Pernik*[3], qu'il prit et rasa jusqu'au sol. Les villes de *Stob*[4], Zemlian, Velboujde, Jitomitsk, Scopl[5], Lechsk, Gradets[6], Prizrène, Nisse, Ravini, Kozel, subirent le même sort; il n'en resta pas pierre sur pierre.

Les provinces de Nisse, de Prizrène, Liplian, Morava et Vrani furent incorporées à la Serbie. En outre, Étienne

[1] L'hérésie en question n'est autre que le *bogomilisme*. On en connaît les extravagantes doctrines touchant la très-sainte Trinité, et le culte des démons, et surtout de *Satanaïl*. C'est à ce dernier que je rapporte le passage cité plus haut. De l'autre côté, nous savons que la secte des bogomiles était à cette époque très-répandue dans la Bosnie, grâce surtout à la protection du Ban lui-même, *Kouline*, dont le zèle impie gagna à la secte près de dix mille adeptes, parmi lesquels on comptait même l'évêque de Bosnie, Daniel. Voulcan, second fils d'Étienne et prince de la Dalmatie et Dioclétie, en écrivit au pape Innocent III (en 1199), qu'il conjurait d'agir auprès du roi de Hongrie, alors souverain de la Bosnie. Innocent III envoya en effet à ce prince des légats, qui présidèrent un concile tenu probablement à *Dioclée* dans la même année. Mais ce concile est différent de celui dont parle notre auteur, car il n'y est fait aucune mention de l'hérésie *bogomile*, et le nom d'*Euthyme* ne se trouve point parmi ceux des évêques qui en ont signé les décrets. D'ailleurs, Étienne Niémania n'était plus, depuis 1195, qu'un simple moine, et il se trouvait alors à Vatopède, au mont Athos, où (en 1197) il passa de Stoudénitsa. (Voyez Zygab. *Narr. de bogomilis*, ed. Giessler. Gottingæ, 1842.—Farlati, *Illyr. sacr.*, t. VII, p. 27 et suiv.)

[2] *Sardica* des anciens, maintenant Sophia.

[3] *Pernik*, aujourd'hui Pétritsch, près de Philippopolis.

[4] *Schtip*, près des sources du fleuve *Strouma*.

[5] Ou *Scopi*, ville considérable de la Macédoine, sur le Vardar.

[6] Probablement le même avec *Hissar* d'aujourd'hui.

reprit aux Grecs la Dioclétie et la Dalmatie, héritage de ses pères, et renversa toutes les villes qu'ils y avaient bâties, à savoir : Dan, Sardonique, Drivaste, Rosaf, Scadra, Svatch, Letsin et Bari ; excepté Cataro, où il transporta sa cour et qu'il fortifia [1].

7. *Étienne promet à Dieu de quitter le monde.* — Comblé de gloire et de puissance, Étienne rentra en lui-même : la pensée du jugement dernier se présenta à lui ; il se rappela la parabole du riche qui amasse des biens et qui remplit ses greniers, oubliant que son âme peut à chaque instant lui être redemandée par le Créateur. Aussitôt, prenant pour témoin la sainte vierge Marie, il fit vœu à Notre-Seigneur de lui consacrer le reste de sa vie, de quitter son épouse, et d'élever à la très-pure et immaculée [2] mère de grâce une église, où il accomplirait le vœu qu'il venait de prononcer.

Il se disposa à ce grand acte par des bonnes œuvres. D'abord, il fit construire le fameux monastère de Stoudénitsa. En même temps de nombreuses et abondantes aumônes furent envoyées dans toutes les parties du monde catholique : la grande église de Jérusalem et celle de Saint-Pierre et Saint-Paul [3] à Rome, Notre-Dame de Byzance, l'église de Salonique, et bien d'autres eurent part à ses pieuses libéralités ; le saint roi joignit à ces largesses d'ardentes prières, dans lesquelles il demandait sans cesse à Dieu et à ses saints la faveur insigne de travailler à son propre salut, loin des

[1] Saint Sabas dit que Niémania conquit de plus les villes suivantes : Patkowo Khwostno, Podrima, Kostrets, Drkowina, Situiça, Lab, Ricky, Ouschka, Pomovava, Zagrlata, Liewatch, Bielitsa, etc. (Schafarik,, *Vie de saint Siméon*, par saint Sabas. et *Antiq. slaves*, t. II, p. 276. ed. de Leipzig. 1844.)

[2] Несквьноую.

[3] Cette circonstance mérite d'être remarquée.

splendeurs du trône, et de suivre le Sauveur dans la voie étroite des conseils évangéliques. Tout en répandant ainsi son âme devant Dieu, il pressait l'achèvement du temple qu'il avait fait vœu de construire, et qui lui rappelait la Jérusalem céleste à laquelle il aspirait si ardemment. Ainsi un aigle, affranchi des liens qui le retenaient attaché à la terre, prend son essor rapide vers les hauteurs inaccessibles.

8. *Vocation religieuse de saint Sabas.* — L'exemple de tant de vertus décida la vocation du plus jeune de ses enfants. C'était Rastko, plus connu sous le nom de Sabas. Il désirait depuis longtemps consacrer dans la solitude sa vie tout entière au service du Seigneur. Un jour donc, après s'être donné à lui sans réserve dans une ardente prière, il prend son crucifix, et quitte à l'insu de tout le monde le toit paternel. Ses parents désolés le font chercher partout. Enfin on le trouve au mont Athos, dans le couvent de Vatopède, déjà revêtu de la *forme angélique*[1].

De retour au palais, les envoyés racontent au prince ce qu'ils ont vu ; celui-ci, après les avoir congédiés, quitte son trône, et les mains levées vers le ciel : « Je vous rends grâce, s'écrie-t-il, ô Dieu de miséricorde, vous qui aimez les âmes, je vous rends grâce de m'avoir montré aujourd'hui le chemin assuré du salut éternel. O mon âme, lève-toi et marche dans les sentiers de la pénitence : le Seigneur t'invite par la bouche des enfants et des petits, ne tarde point ; ne regarde plus en arrière comme la femme de Loth ; souviens-toi de ta promesse ; le temps est venu, déjà la cognée est à la racine de l'arbre ; la moisson blanchit, l'époux est à la porte ; hâte-toi de peur d'y frapper inutilement ; obéis à la

[1] C'est ainsi qu'on appelle dans l'Église orientale l'habit religieux.

voix du Christ qui te dit : « Venez à moi, vous tous qui souf-« frez et qui êtes fatigués, et je vous soulagerai : mon joug « est doux et mon fardeau léger. »

9. *Étienne renonce au monde. Anne suit son exemple.* — Sa prière achevée, le roi fait appeler son épouse, ses enfants, l'archevêque Callinique et les seigneurs du pays ; il leur communique sa résolution de quitter le trône, et désigne pour son héritier Étienne, son fils aîné[1]. Après avoir appelé sur lui et sur tous les bénédictions les plus abondantes du ciel, il s'approche de l'archevêque, et il reçoit de sa main l'*habit angélique* avec le nom de Siméon. Son épouse Anne suivit son exemple, et prit le nom d'Anastasie[2]. Siméon se retira dans son couvent chéri de Stoudénitsa, où il rivalisa dans la pratique de la perfection évangélique avec les autres religieux. Il fit part de son bonheur à son fils bien-aimé. Sabas en tressaillit de joie et l'invita à venir le rejoindre à Vatopède. Siméon y consentit, et dès lors, entre le père et l'enfant, joie, prières, veilles, chants, tout était en commun : ce fut un spectacle vraiment attendrissant que de voir ce vieillard couronné rivaliser de vertu et de ferveur avec son propre fils, donnant ainsi un exemple éclatant de mépris pour les grandeurs de ce monde.

10. *Fondation du monastère de Khilandar.* — Quelque temps après, il trouva au centre même de la sainte montagne un lieu désert appelé Khilandar, qui lui parut très-propre à la construction d'une église nouvelle. Il pria donc son fils Étienne, kral de toute la Serbie, de lui envoyer ce

[1] C'est l'auteur de ce récit.

[2] L'usage veut que le nom de religion commence par la même lettre. Ainsi Anne devient Anastasie ; Stéphan (Étienne), Siméon ; Constantin, Cyrille, et ainsi du reste. Les exceptions à cette règle sont rares.

qu'il fallait pour élever ce temple qu'il voulait dédier à Dieu, sous le vocable de l'*Entrée de la Sainte Vierge au temple*[1]. « Ainsi, lui mandait-il par l'abbé Méthode, notre mémoire sera perpétuée dans cette contrée, et on priera pour moi, pour vous, pour vos enfants et vos petits-enfants, de génération en génération, et vous aurez l'honneur d'en être le fondateur comme vous l'avez été de Stoudénitsa. Faites donc promptement ce que je vous demande et recevez ma bénédiction. » Après la lecture de la lettre, le kral, attendri jusqu'aux larmes, se prosterna la face contre terre, rendit grâce au Seigneur avec une touchante effusion de cœur, combla Méthode de présents et alloua à Khilandar une rente annuelle jusqu'à l'achèvement du couvent, et de plus une partie de ses propres terres. Enfin, il chargea Méthode de saluer son père, de lui dire qu'il était trop honoré d'être associé à la fondation du monastère; qu'il n'était que son serviteur indigne, prêt à lui donner tout ce qu'il possédait : « Qu'il prenne, ajouta-t-il, même ce corps de terre, qu'après Dieu je tiens de lui; il n'a qu'à commander, il sera obéi en tout. »

11. *Culte des saintes reliques.* — Méthode fit bientôt un nouveau voyage en Serbie; cette fois, Siméon le chargea de porter à son fils, avec sa bénédiction paternelle, une croix que lui-même avait toujours portée au cou dans la paix aussi bien que dans les combats. Grande fut la joie du kral à la nouvelle de l'arrivée de Méthode. Impatient de posséder le souvenir sacré du Sauveur et de son père, il alla processionnellement à la rencontre de l'higoumène, et adora avec la piété la plus ardente le signe béni de la rédemption,

[1] Les Grecs appellent ainsi la fête de la *Présentation*.

qui s'avançait vers l'Église, au milieu des chants sacrés, semblable au soleil qui répand dans sa marche majestueuse les douces clartés de ses rayons. Un endroit fut préparé pour recevoir la relique vénérée ; une messe en l'honneur de la sainte croix fut célébrée en présence du peuple, que ce spectacle avait profondément ému. Cette journée fut consacrée tout entière aux fêtes et aux réjouissances. Méthode, chargé de dons et d'honneurs, reprit la route de Vatopède, en bénissant Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa très-sainte mère.

12. *Derniers moments de Siméon.* — Siméon et Sabas avançaient d'un pas rapide dans les sentiers de la perfection, donnant l'exemple de toutes les vertus, et laissant derrière eux les plus fervents de leurs frères. Leurs corps, il est vrai, tenaient encore à la terre ; mais leurs âmes ne quittaient plus le ciel. Ce n'étaient pas des hommes : c'étaient des anges terrestres, ou des hommes angéliques. Ainsi s'écoula leur vie, jusqu'à ce que Dieu daignât enfin inviter Siméon au banquet éternel, et lui remettre la couronne immortelle à la place d'une couronne périssable. Atteint de sa dernière maladie, il appela son fils, et baigné de larmes, il lui adressa ces touchantes paroles : « Mon bien-aimé, voici l'heure de mon passage qui approche. Voici Jésus-Christ, invisiblement présent, qui m'appelle. Allez chercher la mère de mon Seigneur Jésus, afin que, selon ma promesse, je remette entre ses mains mon âme. Appelez le prieur et les frères. Voici venir les serviteurs de Dieu et les troupes célestes; j'entends leurs chants : hâtez-vous, mon fils bien-aimé ! » On apporta l'image de la Vierge ; on disposa devant elle une natte sur laquelle le bienheureux étendit ses membres défaillants.

Les moines, plongés dans une douleur profonde, lui faisaient des adieux fraternels, et le priaient de se souvenir d'eux dans l'éternel royaume. Alors cet homme vénérable se soulevant un peu : « Pourquoi, dit-il, êtes-vous plongés dans la douleur ? Récitez les prières des agonisants. » A ces mots, un bruit semblable à un tremblement de terre se fit entendre ; il fut suivi du cantique angélique : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté!* C'est ainsi que, parmi les chants des esprits célestes, le bienheureux rendit son âme au Seigneur, le sourire sur les lèvres, le visage resplendissant d'une beauté indicible [1].

13. *Translation du corps de Siméon à Stoudénitsa. Miracles opérés à son tombeau.*— Étienne, accablé de fatigues et de souffrances, mais plein de confiance dans la protection de son père vénéré, pria son frère de transporter ses restes mortels à Stoudénitsa [2]. Sabas accéda à sa demande ; il lui fit même savoir qu'il présiderait en personne à cette solennité. Le kral vint à sa rencontre accompagné de tout le clergé. Le corps fut déposé dans un tombeau destiné à le recevoir, et Dieu, pour glorifier sans doute son serviteur, lui accorda la vertu de répandre une huile odoriférante et d'opérer des miracles. Ainsi un jour, pendant que les religieux, l'higoumène Denis à leur tête, récitaient l'office de minuit, un possédé, qui errait dans les montagnes, entra dans l'église, comme attiré par l'odeur des vertus de Siméon, il embrassa la châsse, et supplia le saint de le délivrer du mauvais esprit dont il était tourmenté. Tous les assistants, unissant leurs prières aux supplications de cet infortuné,

[1] D'après saint Sabas, sa mort eut lieu en 1200.
[2] Ce fut aussi une des dernières volontés du défunt.

s'écrièrent : *Saint Siméon, ayez pitié de lui.* Sur-le-champ le possédé fut guéri. Une autre fois, un homme qui rampait plutôt qu'il ne marchait, fut apporté par saint Sabas devant la châsse, et aussitôt il recouvra l'usage de ses jambes.

C'est encore à l'intercession du saint que le pieux auteur attribue ses succès dans les combats, ses triomphes sur ses adversaires, les faits suivants, qu'il va nous raconter lui-même avec cette simplicité de foi si rare de nos jours, mais qui n'ôte rien, cependant, à l'intérêt historique de son récit.

14. *Guerres contre les Bulgares et les Grecs. Ingratitude de Stréza, prince bulgare.* — Les Serbes jouissaient d'une paix profonde, lorsque le roi bulgare Boril [1], ce prince si connu par sa cruauté et sa perfidie, s'avisa de la troubler. Méditant la conquête de la Serbie, Boril allait fondre avec toutes ses forces réunies sur l'héritage du saint ; il marchait, en compagnie de l'empereur de Constantinople, Henri Philandre [2], sur la ville de Nissa, semblable à un lion qui se rue sur sa proie. Alors n'ayant d'autre aide que saint Siméon, Étienne eut recours à sa prompte et puissante intercession. Soudain des cris confus interrompent le silence de la nuit, les ennemis se dispersent de tous côtés ; dans leur fuite, ils s'entretuent les uns les autres. C'est l'apparition du saint qui cause cette terreur et cette défaite inopinée. Ce même roi Boril avait un frère nommé Stréza.

[1] Boril ou Borylas succéda à Joannice en 1207, et régna jusqu'en 1215.

[2] L'auteur serbe l'appelle (Іерисъ) Hiéris. C'est le frère de Baudouin Ier, et son successeur, élu en 1206, et mort en 1216. Le surnom de *Philandre*, que lui donne Étienne, rappelle la charité et la justice de Baudouin, tant louée même par les Grecs.

Pour échapper aux persécutions injustes du roi, Stréza vint chercher un abri auprès d'Étienne. Le kral l'accueillit avec une grande amitié; il alla même jusqu'à le défendre contre son frère les armes à la main, et força celui-ci de céder à Stréza la moitié de la Bulgarie avec *Prosek*, sa capitale [1]. Tous ces bienfaits d'Étienne ne furent payés que par une noire ingratitude; il devint l'objet de cabales indignes de la part de son protégé. D'abord il pria saint Sabas d'essayer de ramener Stréza à de meilleurs sentiments; mais ce prince ingrat resta insensible. Alors il eut recours à ses armes habituelles, à la protection de son père. Sa prière fut si efficace, que le malheureux mourut subitement, en présence de la foule, comme frappé par le serviteur de Dieu [2].

15. *Nouvelle guerre contre le prince de Dratch, et contre les Hongrois alliés aux Grecs.* — Voici un autre trait non moins merveilleux. Michel, prince de Dratch [3], et de la partie maritime de la grande île, située en face de la Dioclétie et de la Dalmatie, profitant de l'absence d'Étienne, fit irruption dans ses domaines, et s'empara de Scodra [4]. Le kral lui parla le langage de l'Évangile; il l'exhorta à rendre le bien injustement acquis; ensuite il confia toute l'affaire au bienheureux, auquel il avait habituellement recours. Bientôt saint Georges, cédant aux prières de Siméon, vient à son

[1] Prosiakos ou Prosakos des anciens, situé sur le fleuve Vardar.

[2] Cet événement, dit l'estimable auteur de la *Turquie d'Europe*, t. III, p. 473, eut lieu de 1209 à 1210; et il l'interprète à sa manière. Selon lui, « c'est saint Sabas qui aurait été l'assassin de Stréza, et ce n'est que par un abus des plus remarquables de la superstition, que le meurtre aurait été attribué à un fantôme. » Nous regrettons sincèrement de trouver de pareilles appréciations dans un ouvrage d'ailleurs si sérieux et si recommandable.

[3] Dyrrhachium, Durazzo.

[4] Au confluent de la Boiana et Drimtsa, et qu'il ne faut pas confondre avec *Scardona*, ou *Scradin*, situé à l'embouchure du fleuve Kerka.

aide. Un jour que l'higoumène Joannice était en prière, et que l'église était remplie de fidèles, le saint martyr lui apparaît et lui dit : « Lève-toi, va annoncer mes grandeurs : je viens, par ordre de Dieu, ôter la vie au prince de Dratch. » A la même heure, Michel fut frappé, dans son lit, par un de ses serviteurs, et trouva ainsi une mort pleine d'ignominie.

Cependant le démon, cet ennemi acharné de toute union, ce lion qui rôde partout cherchant une proie à dévorer, suscita contre Étienne le roi de Hongrie André et l'empereur grec Henri Philandre.

Il leur inspira le projet de le dépouiller de ses possessions pour se les partager. Les voilà donc qui s'avancent contre Étienne, l'un venant du Nord, l'autre de l'Orient, et se dirigeant sur *Nissa*, où ils devaient se réunir. En même temps, ils l'invitèrent à s'y rendre, comme pour une entrevue. C'était dant le temps pascal. « Me voyant dans un danger imminent, dit le kral, j'eus recours à Siméon ; je me rendis auprès de sa châsse et je le conjurai de confondre mes ennemis et de les dissiper comme le vent dissipe la poussière. Aussitôt l'esprit de Dieu visita le sanctuaire, l'église tout entière se remplit d'une suave odeur ; l'image murale du saint distilla une huile miraculeuse, et il s'en répandit par toute l'église une si grande abondance, que les hommes préposés à la garde des reliques avaient de la peine à la recueillir. Encouragé par une marque si visible de la protection céleste, j'allai demander la bénédiction de Sabas. Celui-ci me l'accorda ; il m'anima au combat, et il me prédit des succès inattendus. » Sabas parlait encore, lorsque les envoyés du roi André vinrent prier Étienne de se rendre à *Ravni*.

L'entrevue des deux princes fut des plus amicales. Étienne fut comblé des présents les plus variés et les plus riches, et on fit en son honneur des réjouissances qui durèrent douze jours. Quant à l'empereur grec, il n'en fut que plus irrité, et quoique abandonné par André, il persista dans le dessein d'enlever à Étienne une portion de la Serbie. Mais, trouvant toutes les issues fermées, il fut obligé de quitter *Nissa* et de s'en retourner ignominieusement dans son empire, fort heureux, grâce à la médiation du roi André, d'y arriver sain et sauf.

16. *Éloge du saint.* — Mais qui pourrait, dirons-nous en terminant, avec le kral Étienne, qui pourrait énumérer tous les prodiges opérés par le bienheureux? C'est vouloir compter les étoiles du firmament, ou les grains de sable de la mer. Quand on y réfléchit, l'esprit se trouble et s'effraie. Quelle langue racontera tes merveilles, ô vieillard incomparable? Quelle bouche pourra dire dignement tes louanges? Quel esprit comprendra tes grandeurs, tes sueurs, tes veilles, tes pénitences, tes larmes? Que dirai-je donc, moi serviteur inutile? T'appellerai-je apôtre? car tu as été l'apôtre de la patrie; tu l'as retirée de l'abîme de l'impiété, en lui procurant la grâce du baptême; tu l'as régénérée par la vertu puissante de l'Esprit-Saint. Tu l'as arrachée aux séductions de l'hérésie, en lui apprenant à louer un seul Dieu en trois personnes. Te nommerai-je martyr? Compterai-je les souffrances que tu as supportées par amour pour Jésus-Christ, en combattant jusqu'à la mort le tyran infernal, en brisant ses liens et ses filets, en exténuant ton corps par la mortification, et en l'arrosant de tes larmes? Te comparerai-je aux docteurs de ta patrie? Mais tu les a

surpassés ; tu as redressé leur doctrine ; tu as consommé ce qu'ils ont commencé, tu as répandu dans le monde entier les lumières les plus pures de la vraie foi. Te mettrai-je au nombre des héros ? car tu as protégé le monde du signe de la croix, étendard de ton divin capitaine ; et, triomphant de la corruption des méchants, tu as fait tomber avec la faucille de la foi les épines de l'erreur. Te donnerai-je le nom de prophète? car malgré l'oracle divin qui a prononcé que nul *n'est prophète dans son pays*, tu es le protecteur du tien ; tu y répands une huile abondante qui guérit les infirmes et chasse les démons, devenu ainsi une source de salut pour quiconque a recours à la vertu cachée de ton corps. Te nommerai-je anachorète? N'as-tu pas fait fleurir le désert ; n'y as-tu pas cueilli des couronnes qui ne se flétrissent point ; n'y as-tu pas, flambeau vivant, répandu au loin l'éclat de tes miracles? Mais, ô mon très-vénéré maître, mon cœur gémit, ne sachant par où commencer tes louanges ; mes lèvres hésitent à te chanter. Je sens l'impuissance de mon esprit. Toutefois, je l'oserai, puisque je suis ton serviteur. Salut donc, ô bon pasteur du troupeau parlant de Jésus-Christ ! Salut, héros au visage resplendissant, qui, armé de la croix victorieuse, as mis en fuite les loups ravissants prêts à dévorer les brebis ! Salut, docteur de la nouvelle loi, toi qui as planté dans nos esprits les enseignements sublimes de l'apôtre des nations ! Salut, guide assuré des vieillards, avocat des veuves, nourricier des orphelins ! Salut, maître et soutien de la jeunesse ; salut, secours dans les dangers, vainqueur des ennemis ! Salut, échelle qui conduit à la demeure céleste, aux pâturages invisibles ! Salut, ornement des prélats, et leur couronne immortelle ! Salut, coopérateur des

apôtres dans l'enseignement de la loi ! Salut, compagnon glorieux des martyrs ! Salut, œil vigilant des solitaires, leur maître et leur règle vivante ! Salut, modèle des anachorètes et des religieux ! Salut, réformateur des pécheurs ! Salut, port assuré des naufragés ! Salut, toi qui brises les liens du péché ! Salut, guide du ciel, pont qui mène aux rivages de la vie éternelle ! Salut, source inépuisable du salut, paradis admirable et toujours florissant ! Salut, fleur de la foi plantée au parterre céleste ! Salut, rempart spirituel de la patrie ! Salut, tige féconde, chargée des fruits de la joie véritable ! Salut, grappe mûrie et pleine d'un suc délicieux qui triomphe de l'ivresse du péché ! Réjouis-toi, ô maître vénéré; encore une fois, réjouis-toi auprès du trône du Seigneur ! Mais en même temps, souviens-toi, homme vénérable, de ton serviteur indigne Étienne ; ne m'oublie pas dans ma misère ; rappelle-toi que je suis plongé dans la fange des iniquités ; bénis-moi de ta sainte main, moi qui ai encore pour partage cette vie mensongère. Sois mon guide, apprends-moi à marcher sur tes traces, quelque indigne, quelque misérable et inutile serviteur que je sois ; et prie le Seigneur qu'il daigne m'accorder cette grâce et me faire goûter la joie promise à ceux qui l'aiment. »

Nous respectons ces épanchements d'un cœur filial, et nous nous abstenons de tout commentaire. Ajoutons seulement que Dieu exauça la prière du fils : à l'exemple de son père, il prit, à la fin de ses jours, l'habit religieux, sous le nom de *Siméon*.

Les deux derniers feuillets du manuscrit contiennent le récit d'une discussion entre un juif et un chrétien, ou la *Découverte des douze vendredis, faite par Éleuthère*. Ce

récit singulier, d'une écriture difficile à déchiffrer, a été ajouté postérieurement[1]. Le voici d'après notre manière de lire :

« Il y avait dans une contrée de l'Occident, appelée *Laure*(?)[2], une ville remplie de juifs, qui étaient en dispute continuelle avec les chrétiens. Pour en finir, on eut recours à une conférence publique. C'était sous l'empereur *Carmin*[3]. On choisit de part et d'autre deux philosophes, et l'on convint que les juifs, en cas de défaite, recevraient le baptême des chrétiens. La proposition est acceptée : les chrétiens choisissent Éleuthère ; les juifs lui opposent un nommé *Kentarisius*.

« A la troisième réunion, où ce dernier parut accompagné de son fils *Maleck*, lorsqu'on descendit dans les profondeurs des grands livres, Dieu, qui voit et connaît tout, vint en aide à Éleuthère. « Je vois, s'écria le juif irrité, « je vois que je suis vaincu ; ta religion est la véritable, je « l'avoue ; mais la nôtre n'en est pas moins sainte, parce « qu'elle a été révélée à Moïse sur la montagne. La vôtre « nous enseigne que le Christ, prédit par nos prophètes et « annoncé par vos apôtres, est né de la Vierge Marie ; cette « doctrine-là est vraie, je ne le nie pas, et tu la connais « bien ; toutefois tu ignores l'enseignement salutaire tou- « chant les vendredis. » Et à ces mots, il s'enfuit. S'adressant alors au fils de Kentarisius : « Sais-tu, dit Éleuthère, « ces choses dont ton père vient de parler. » Maleck répondit affirmativement. « Nos ancêtres, dit-il, avaient pris un

[1] M. Stroïef le passe sous silence.
[2] Ne serait-ce pas Illyrie ?
[3] C'est-à-dire *Carin*.

« chrétien instruit pour apôtre, et ayant trouvé sur lui un « écrit dans lequel étaient marqués tous les vendredis de « l'année, ils le mirent cruellement à mort; ils s'emparè- « rent de son écrit et le jetèrent au feu, après l'avoir lu. » Là-dessus il se mit à le réciter d'un bout à l'autre. Tout à coup le père rentre; il apprend que son fils vient de révéler aux chrétiens la mystérieuse doctrine; transporté de colère, il le frappe d'un couteau dans la poitrine, et se donne la mort à lui-même.

« Cependant Éleuthère consigna dans un écrit ce que Maleck venait de lui apprendre, et le communiqua aux chrétiens. Cet écrit contenait ce qui suit :

« 1° Vendredi de mars, jour où Adam fut exilé du paradis pour avoir désobéi au Seigneur.

« 2° Vendredi avant l'Annonciation, Caïn tua son frère Abel, à la troisième heure. Ce fut le premier mort d'entre les hommes.

« 3° Vendredi avant Pâques, crucifiement de Notre-Seigneur, à la neuvième heure.

« 4° Vendredi avant l'Ascension, ruine de Sodome et Gomorrhe, et des autres villes, à la première heure.

« 5° Vendredi avant la Pentecôte, l'invasion des Agariens, qui dévastèrent les villes, et se disséminèrent dans les îles. Ces gens montaient des chameaux, et buvaient le sang des boucs.

« 6° Vendredi du mois de juin, prise de Jérusalem, à deux heures, du temps du prophète Jérémie.

« 7° Vendredi qui précède la fête de saint Pierre, l'Égypte est frappée de fléaux, l'eau est changée en sang, à la cinquième heure.

« 8° Vendredi avant l'Assomption, invasion des Ismaélites, et leur règne de soixante ans.

« 9° Vendredi qui précède le jour où saint Jean-Baptiste fut décapité, à cinq heures...

« 10° Vendredi avant l'Exaltation de la Croix, Moïse sépare les eaux de la mer Rouge, qui engloutit ses ennemis, à quatre heures.

« 11° Vendredi avant la fête de saint André, le prophète Élie se sanctifia et disparut dans un nuage de feu, pour ne reparaître qu'au second avénement du Christ.

« 12° Vendredi qui suit la Nativité du Christ, massacre des Innocents, fait par ordre d'Hérode.

« Ces douze vendredis, conclut le manuscrit, doivent être observés par quiconque veut éviter les tourments éternels, et trouver miséricorde devant Dieu. »

Je suis porté à croire que ce récit est identique avec celui qui se rencontre dans d'autres manuscrits[1], et qui est intitulé : *Légende des douze Vendredis que tout chrétien doit vénérer.*

N° 11.

Vol. in-12, parvo, de 195 feuillets, vélin, XIVe siècle, initiales coloriées et historiées.

C'est un manuscrit *glagolitique*, véritable *vade-mecum* sacerdotal[2]; il contient un bréviaire, un missel, un rituel,

[1] Tel est, par exemple, le manuscrit qui appartient à M. Vouk Karadjitch, et que malheureusement le célèbre chansonnier serbe n'a pas fait entrer dans ses *Exemples de la langue serbo-slave* (Vienne, 1856), à cause de la difficulté que présente la lecture du texte. Le récit en question s'y trouve au nombre de douze légendes, plus étranges les unes que les autres.

[2] Stroïef le passe sous silence. Le connaissait-il? je ne saurais le dire; ce qui est certain, c'est qu'à l'époque où il visitait les bibliothèques de Paris et de Reims (c'est-à-dire en 1837), les manuscrits glagolitiques étaient

c'est-à-dire tout ce dont un missionnaire a besoin pour exercer les fonctions sacerdotales. Inutile de dire que ce n'est qu'une traduction littérale de l'original latin, comme le sont tous les livres liturgiques des Illyriens et des Dalmates catholiques. La garde porte qu'il y a un manuscrit *pareil* dans la bibliothèque Lobkoviz, à Prague. C'est inexact. Pendant mon court séjour à Prague, j'ai pu, grâce à l'aimable obligeance de M. Hanka, voir à mon aise ce charmant manuscrit; il ne contient que le Psautier, écrit en 1359, à Ségnia, par un nommé Ivan-Jakan. M. Schafarik, à qui j'ai communiqué un calque fort imparfait du manuscrit de Paris, est de l'opinion que l'un et l'autre sont à peu près contemporains. Les données chronologiques que nous fournit notre *plenarium* montrent que l'illustre paléographe a deviné juste, et en tout cas, elles ne permettent pas de sortir de la première moitié du XIVe siècle. En effet, il y est question de la Fête-Dieu, de celle des onze mille vierges martyres et des Cinq Plaies de Notre-Seigneur. Or, la fête du Saint-Sacrement, instituée en 1264 par le pape Urbain IV, fut confirmée en 1321 sous Clément V. Celle de sainte Ursule et de ses compagnes ne fut introduite qu'en 1330. Enfin, supposant que la fête des Cinq Plaies du Sauveur soit contemporaine de celle de la Lance et des Clous, dont l'institution est attribuée à Innocent VI (en 1354), nous touchons presque à l'âge du manuscrit de Prague. Toutefois, remarquons-le bien, ces dates ne se rapportent qu'à l'institution canonique, et n'empêchent point

encore pour lui lettre close, comme il l'avoue ingénument lui-même. Il ne s'y est mis que plus tard. (Voyez sa *Description des monum. de la littérat., etc...*, p. 23.)

que ces fêtes ne fussent déjà en usage dans certaines Églises bien auparavant. Ajoutons que le manuscrit ne contient pas de données plus récentes; que, loin de là, on est étonné de ne pas y trouver, par exemple, la fête des Stigmates de saint François, concédée au plus tard en 1337, bien que le manuscrit ait été fait à l'usage d'un frère mineur.

Ce dernier point n'a pas besoin de beaucoup de preuves : le calendrier placé en tête du bréviaire nous en fournit une bien suffisante. En effet, sans parler de la fête du Patriarche de cet ordre religieux, on y trouve, entre autres, celles de la translation de son corps (en 1230), de sainte Claire, de sainte Élisabeth de Hongrie, et enfin de saint Antoine de Padoue (canonisé en 1232)[1]. Tous ces saints se retrouvent encore dans les litanies. Nous savons d'ailleurs que la Bosnie figurait au nombre des provinces de l'Ordre dès 1260; que l'existence de cette province, comme vicariat, est certaine de l'aveu de tous, au moins à partir de 1340, et enfin, qu'indépendamment même de ces deux faits, les frères mineurs avaient ouvert en Bosnie une mission dès le commencement du XIIIe siècle[2]. Or, la province de Bosnie embrassait alors, outre la Bosnie proprement dite, la Carniole, la Slavonie, la Serbie, la Moldo-Valachie, la Hongrie et bien d'autres pays; elle était si vaste, que plus tard on fut obligé de la scinder

[1] От раду малихъ братъ. — On peut comparer ce calendrier avec celui qui se trouve dans un missel latin (suppl. latin, n° 7) du XIVe siècle, fait aussi pour les frères mineurs.— M. Delisle en parle dans ses *Notes sur la Bible de la sainte chapelle de Bourges*. (Voyez *Bibl. de l'École des Chartes*, 4e série, t. II, p. 154.)

[2] Voyez le *Rapport sur une mission en Bosnie, accomplie en* 1855, par M. Massieu de Clerval, dans les *Archives des Missions scientifiques et littéraires*. (T. V, 1er cahier, p. 18 et 19.)

en deux, sous le nom de Bosnie *Argentée* et de Bosnie *Croate*[1].

Ainsi le manuscrit aura été écrit dans quelque résidence de cette province ; et une inscription assez récente atteste qu'il a été entre les mains d'un ragusain. Au reste, il a tous les caractères des manuscrits assez nombreux de la rédaction qu'on appelle *khrobate* ou *khorvate*, et il peut servir de modèle du genre.

Les ouvrages de cette espèce ont une grande valeur au point de vue liturgique, surtout à cause des textes de la Bible et des saints Pères qu'ils contiennent. Nous allons indiquer rapidement ce que ce précieux manuscrit renferme de plus important.

Nous l'avons dit, c'est tout à la fois un bréviaire, un missel et un rituel. Dans l'intérieur de la reliure, on trouve une table du cycle pascal. Les six premiers feuillets contiennent un calendrier où nous ne remarquons pour le moment que les saints propres aux églises slaves, saint Méthode, archevêque de la Moravie (6 avril) ; saint Adalbert, évêque de Prague, et saint Venceslas (28 septembre)[2].

Le bréviaire est la partie la plus considérable et la plus

[1] Greiderer, *Germania Franciscana*, t. I, l. II, § 6.

[2] Au bas du troisième feuillet, *verso*, on lit la formule suivante contre les morsures des serpents : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* †. *Amen. Cousu* † *Cousu* † *Cousu* †. *Je vous adjure, ô serpents, par le Dieu vivant, de m'obéir à moi, serviteur de Dieu* (suit le nom...), *comme la cire obéit au feu, et le feu à la cire. Amen.* (Шита † шита † шита †. Заклинаю васъ, змие, Богомъ живимъ, да будте покорнѣ мнѣ рабу божію (имерекъ), како е покорань воскъ огню, агань воску. Аменъ.) — Les peuples slaves sont versés dans la magie, et très-enclins à la superstition. Ils ont des formules de ce genre pour tous les cas possibles ; on en rencontre assez souvent dans les manuscrits. Vostokof en cite plus d'une dans sa *Description du Musée Roumiantsof*. Quant à celles qui ont pour objet les serpents, qu'on consulte les *Skazania rousskago naroda* de M. Sakharof, l. II, p. 21 et 40, 3e édit. 1841.

importante du volume. Il commence par les matines et laudes du dimanche ; après le psaume CXVI (*Laudate Dominum omnes gentes*), qui est le troisième des vêpres du lundi, vient le psaume CXVII^e (*Confitemini Domino, quoniam bonus*) suivi des petites heures. Dans le symbole de saint Athanase, le copiste ayant oublié le verset où il est question de la procession du Saint-Esprit, l'a mis au bas de la page. Ce passage est ainsi conçu : *L'Esprit-Saint est du Père et du Fils; il n'est ni créé, ni fait, ni engendré, mais procédant*[1]. Ce n'est qu'après les vêpres du samedi que les laudes de lundi reprennent leur cours. Elles se terminent par l'hymne ambrosienne *Te Deum*, suivie de l'antienne *Te decet hymnus*, du *Gloria*, du *Benedicite*, du *Magnificat*, du *Nunc dimittis;* puis vient le propre des saints, précédé de la messe des anges et de celle de la très-sainte Trinité, et suivi de l'office des morts, qui clôt cette partie du volume.

Le missel qui vient après s'ouvre par la *préparation* et l'ordinaire de la messe. Ce qu'il a de particulier, c'est la conclusion : l'Évangile de saint Jean ne s'y trouve pas, bien entendu ; et tout finit avec la prière : *Placeat tibi sancta Trinitas*, après laquelle le prêtre quitte l'autel en récitant le cantique des trois enfants : *Benedicite omnia opera;* celui de saint Siméon : *Nunc dimittis;* et les trois oraisons suivantes : *Deus qui tribus pueris, Da quæsumus*, et *Deus a quo sancta desideria*. Après les différentes messes, il y a un grand nombre d'oraisons par lesquelles se termine le missel.

La troisième partie contient le rituel romain, commençant par les cérémonies du baptême.

1 L'Église russe se sert du même symbole, en retranchant, bien entendu, le *Filioque*.

La langue de ce *plenarium* se ressent singulièrement de l'influence latine : on dirait un italien essayant de rendre de son mieux le texte latin en langue slave.

Un mot l'embarrasse ; il conserve l'expression latine en la façonnant à la slave. C'est ainsi que les petites heures s'appellent chez lui : *prima, tertsa, scheksta, nona ;* et qu'il a pu faire les mots suivants : *omilia, lectia, capitoul, misk, calesch* (calix), *oratsia, oblata, profatia, kimétère, octaba, vikhilia, doupleks, etc., etc...* C'est de là encore que viennent les initiales latines qu'on voit par-ci par-là, et dont le style accuse le XIVe siècle : circonstance à ajouter à ce que nous avons dit plus haut touchant l'âge de ce manuscrit. Les latinismes abondent dans les termes techniques ; et, sans aucun doute, le texte de l'Écriture sainte et des saints Pères en a dû admettre plusieurs. Il serait à désirer que l'on publiât au moins la partie biblique du manuscrit[1]. Une version du XIVe siècle ne peut manquer de jeter un nouveau jour sur la question si importante et si peu étudiée du texte primitif de la Bible slave. Ce serait aussi répondre au vœu des hommes les plus capables d'apprécier une pareille publication. Enfin ce serait mettre le manuscrit à l'abri des injures du temps, qui a laissé ses traces dévastrices sur plus d'une page.

En attendant, nous donnons un calque bien inférieur sans doute à celui de M. Silvestre. (Voyez *Paléogr. universelle*, t. IV.)

C'est ici que vient se placer l'*Abécédaire bulgare* dont il

[1] Je n'en connais d'imprimé que le commencement du psaume LXVIII, dans les *Monuments de la littérature glagolitique* de M. Schafarik.

a été question dans l'introduction. Nous ne dirons que quelques mots pour en préciser davantage l'époque. Là-dessus les opinions varient. Les auteurs du *Nouveau traité de diplomatique* le font remonter au IXe ou au Xe siècle, c'est-à-dire aux premières origines de l'alphabet slave[1]. Dobrowski, au contraire, fidèle à sa théorie antiglagolitique, lui accordait à peine l'honneur d'être du XIIIe siècle[2]. L'opinion la mieux appuyée et la plus accréditée de nos jours le place au XIe ou au XIIe siècle au plus tard[3]. Au fond, cette question est la même que celle de l'origine des lettres glagolitiques.

Remarquons, en finissant, que l'*Abécédaire* n'a pas toutes les lettres, et que, selon la remarque de M. Schafarik[4], il semble être inséré dans le manuscrit latin comme par accident.

N° 12.

Livre de prières, petit vol. in-12, très-récent et de peu de valeur.

N° 13. (*Anc.* 10.)

Autre livre de prières appelé *Kanonnik*[5], ou recueil

[1] *Nouveau traité de diplomatique*, t. I, p. 708, pl. XIII, col. IX.
[2] *Instit. linguæ slavicæ*, p. V.
[3] Kopitar, *Glagol. Cloz*, p. IV, X, XXVI.
[4] *Pamatky pismenictvi glagolskeho*, p. VII. Prague, 1853.
[5] On appelle *canon* une série d'hymnes qu'on chante ordinairement pendant les matines. Elles sont au nombre de neuf, dont la seconde, où il est fait mention du jugement dernier, est réservée pour le samedi qui précède la semaine du carnaval et pour le temps de la sainte quarantaine; le reste de l'année on ne chante que huit hymnes. Chaque hymne ou *ode* doit avoir un certain nombre de vers déterminé par celui des mots placés, en forme d'acrostiche, en tête de chaque série d'hymnes, et répartis parmi les neuf odes. C'est ce qui donne à ces chants quelque chose de régulier, qui les rend pour ainsi dire *canoniques*. Telle est, au moins selon Zonaras, l'origine du mot κανων. (Voyez Muralt, *Lexidion*, cité par Daniel, dans son *Codex liturg. Eccl. orientalis*, t. IV, p. 706.)

de *canons*. Il n'y a que les quatorze premiers feuillets qui soient écrits à la main; le reste est imprimé (1734). Les offices contenus dans le volume sont les suivants : 1° office de la très-sainte Trinité ; 2° office du Sauveur; 3° office de la très-sainte Mère de Dieu ; 4° office de saint Nicolas le Thaumaturge; 5° office de saint Alexis, métropolitain de Moscou.

Alexis vivait au XIVe siècle. L'Église russe unie et l'Église non unie l'ont mis au nombre des saints. L'une et l'autre célèbrent sa fête le 12 février. De plus, les Russes font la fête de la translation de ses reliques, qui eut lieu en 1436, sous Basile l'*Aveugle* [1].

Le manuscrit de la bibliothèque impériale a appartenu à un nommé Fédor Ouchakof.

N° 14.

Vol. in-12, sur papier, commencement du XVIIIe siècle.

Encore un livre de prières, un peu plus étendu que les deux précédents. En voici le contenu :

1° Tropaire à la sainte Croix. — 2° Office de la très-sainte Mère de Dieu. — 3° Matines du dimanche. — 4° Office des martyrs (écrit par différentes mains). — 5° Tropaire à N.-D. d'*Odiguitrie*. — 6° Office de saint Nicolas. — 7° Office du saint ange gardien. — 8° Office du Sauveur. — 9° Office de saint Jean-Baptiste. — 10° Office de saint Jean le Théologien, c'est-à-dire du disciple bien-aimé. — 11° Office de l'Annonciation. — 12° Autre office de la Mère de Dieu. — 13° Office de la Passion. —

1 Kulczynski, *Specimen Ecclesiæ ruthenicæ*, p. 6 et 20, ed. Romæ, 1724.

14° Prières pour les bienfaiteurs. — 15° Prières pour les mourants. — 16° Autres prières pour le jour de l'Annonciation (25 mars). — Enfin 17° office d'un saint quelconque. Le commencement manque.

Les *Memento* des vivants et des morts, ajoutés à la fin du volume et écrits de la même main, permettent d'en préciser davantage l'époque. Ainsi, parmi les défunts, Adrien, dixième et dernier patriarche de Moscou, est nommé en premier lieu; et parmi les vivants, c'est Job, métropolitain de Novgorod. Or, Adrien est mort en 1701 ; et Job, élevé au siége métropolitain de Novgorod en 1697, n'est décédé qu'en 1716. Le manuscrit date donc des quinze premières années du siècle dernier. On peut présumer qu'il aura été écrit à Novgorod ou dans quelque endroit du diocèse de ce nom.

N° 15. (*Anc.* 669. S.-Germ.)

Vol. in-12, parvo, sur papier, XVIIIe siècle.

Hymnaire noté. On distingue en Russie trois sortes d'hymnaires : les uns ne contiennent que les hymnes pour les jours des fêtes principales; d'autres se bornent aux diverses parties de l'année ecclésiastique, dont ils tirent alors leur dénomination : ainsi on appellera hymnaire *quadragésimal* celui qui contient les hymnes propres au temps du carême. Il y en a enfin qui embrassent le cycle tout entier : ce sont les *irmologues* [1].

Notre volume appartient à la première catégorie. A ne le considérer qu'au point de vue musical, il offrirait déjà un grand intérêt. L'ancien chant de l'Église russe, il faut bien

[1] Vostokof, *Descript. du musée Roum.*, p. 650.

l'avouer, est, même en Russie, presque inconnu; c'est un terrain pour ainsi dire vierge où l'on aperçoit à peine quelques sillons tracés d'hier. Sous ce rapport, et malgré son âge assez récent, ce manuscrit n'est pas sans valeur, tout monument de ce genre pouvant jeter un rayon de plus sur le système de la neumation, si vivement débattu parmi les liturgistes modernes de la France.

La science musicale n'est pas la seule qui y soit intéressée : la philologie y trouve aussi sa part. Grâce à la loi de la notation, qui voulait que chaque syllabe eût son neume correspondant, et qui était par là-même incompatible avec le système des abréviations si répandues ailleurs, nous y trouvons les mots dans toute leur intégrité et parfois revêtus de leurs formes anciennes. C'est dans des recueils de ce genre que le redoublement de certaines voyelles s'est conservé plus longtemps que dans les manuscrits ordinaires. C'est là encore qu'on peut constater la nature et la valeur phonétique des demi-voyelles finales (ъ, ь), dont l'usage est si fréquent, et qui jouent un rôle si important dans le vocalisme des idiomes slaves. En les voyant munies d'un signe musical correspondant, il est facile d'en conclure qu'anciennement ils se prononçaient séparément, semblables en cela à l'*e* muet des Français; et on aurait tort de ne pas les considérer comme des voyelles.

Remarquons une autre particularité de notre hymnaire : c'est la manière d'écrire certaines lettres : le B (v), par exemple, a la forme d'un carré; la lettre *o*, celle du B glagolitique, ou d'un Π grec renversé (ⲡ). M. Silvestre a donné un *fac simile* de ce manuscrit[1].

[1] *Paléographie universelle*, t. IV.

Parmi les hymnes qui y sont contenues, il y en a qui se rapportent à l'histoire des trois jeunes gens dans la fournaise. Nous les mentionnons de préférence, parce que l'Église orientale semble avoir pour elles une véritable prédilection; elle y revient sans cesse dans ses chants sacrés. C'est qu'à travers le voile de l'histoire, sa foi y aperçoit la figure typique de la Mère Vierge, et le mystère ineffable de la très-sainte Trinité. Aussi, non contente de chanter ce prodige, l'Église russe le rendait autrefois visible aux yeux du vulgaire. De là une solennité religieuse, connue sous le nom de l'*Office de la Fournaise*, où le fait biblique prend les proportions d'un véritable drame. Nous y reviendrons quelque jour.

N° 16. (*Anc.* 1, 16 *et* 3539.)

Vol. in-12, parvo, de 262 feuillets, demi-onciale, sur papier, XVIe siècle.

Psautier, contenant le texte sacré seul. Comme tout le monde sait, c'est un des ouvrages qui se rencontrent le plus fréquemment parmi les anciens manuscrits slaves, et rien de plus naturel, puisqu'il était d'un usage journalier, non-seulement dans le service divin, mais encore parmi les fidèles.

L'exemplaire en question n'offre rien de remarquable. L'écriture en est belle et soutenue, sauf vers la fin, où elle devient plus petite. Les douze premiers feuillets contiennent les rubriques à observer dans la récitation des psaumes. Le copiste a mis partout des accents, invention inconnue aux siècles plus reculés. Il écrit le B (v) par un carré comme dans le manuscrit précédent, et donne à la lettre T la forme

qui a prévalu plus tard, c'est-à-dire trois traits perpendiculaires surmontés d'un trait horizontal. L'usage fréquent de la voyelle *a* au lieu de *ia* (я) est un indice de l'origine méridionale du manuscrit. Les versets ne sont séparés que par des points rouges placés au bas des lignes. Les initiales de chaque verset sont en rouge et de la même grandeur que les autres lettres. La table des matières ajoutée à la fin du volume est d'une date plus récente que le texte[1].

N° 27. (*Anc. n°* 26.)

Vol. in-8° parvo, de 268 feuillets, sur papier, XVII$_e$ siècle, écriture cursive.

Diurnal, copié sur l'exemplaire imprimé en 1639, y compris la préface. *Cet horologe*, dit l'*explicit* du volume, *a été imprimé par ordre du tsar Michel Fédorovitch, chef de la dynastie des Romanof, sous le patriarche Josaphat; commencé le* 8 *mars* 7147 (1639), *jour de saint Théophylacte, archevêque de Nicomédie; il a été achevé le* 7 *avril de la même année, jour de saint George, évêque de Mitylène, par les soins de Jean Vladimirof Lénats et de ses collaborateurs*[2]. Depuis l'édition *princeps* de 1612, sortie de la célèbre imprimerie d'Ostrog, jusqu'en 1800, ce petit livre a eu trente éditions[3]. L'écriture du volume est nette, et les

[1] D'après le catalogue de M. Louis Paris, ce psautier aurait été fait à l'usage de l'Église *luthérienne* du XV$_e$ siècle (p. 82, n° 3752). Sans doute, c'est l'imprimeur qui, par distraction, aura changé l'Église *ruthénienne* en *luthérienne*, car l'estimable auteur n'a fait évidemment que traduire l'inscription suivante, placée en tête du manuscrit : *Psalterium ad usum moscoviticum, idiomate et charactere moscovitico, etc.*

[2] Снисканіемъ и труды многогрѣшнаго Ивана Володимѣрова сына Ленатсъ, иноземца, и прочихъ трудившихся о Господѣ.

[3] Sopikof, *Essai de la bibliogr. russe*, t. I, n° 1594 et suiv.

marges sont parsemées de notes philologiques. Elles accusent dans celui qui les a faites un goût prononcé pour la méthode comparative, devenue le caractère distinctif de la philologie moderne. On le sait, c'est à la langue sacrée qu'on attribuait jadis le privilége d'être la langue mère; c'est à elle qu'on voulait à toute force rattacher toutes les autres langues, à peu près comme de nos jours on le fait pour le sanscrit. L'annotateur anonyme paie son tribut aux exigences de l'école. Il compare le slave avec le grec et le latin ; il se garde bien d'oublier l'hébreu. En voici quelques échantillons : θυρα, hebr. dour, rus. dver (дверь); *ignis*, rus. ogoni (огонь); *columba*, goloub (голубь); *judex*, soudïa (судія); *nox*, notch (ночь); πτεινα, ptitsa (птица); *ocu-lus*, око; πιθα, pistcha (пища); *guttur*, gortani (гортань); *nomen*, imia (имя); *cruor*, krovi (кровь); *vinum*, vino (вино); *camera*, khram (храмъ); νῦν, nynié (нынѣ); hebr. *zaman*, izmien (измѣнъ) *changement;* hebr. *darah*, rus. derjava (держава) pouvoir, etc.

Je laisse le lecteur penser de ces analogies ce qu'il voudra ; je ne m'en porte pas garant. Si je les cite, c'est plutôt pour rappeler l'attention des philologues occidentaux sur la grande famille slave, trop méconnue jusqu'à présent, mais dont désormais il n'est pas permis de faire abstraction, quand on se livre à l'étude des langues aryennes.

Au bas de la dernière page, couverte de notes incohérentes et de textes bibliques, on lit en français ce qui suit : « Mgr S...[1], évêque de Nisibe, m'a dit qu'il avait fait connaissance avec des princes géorgiens. Ils étaient deux, dont l'un s'est fait mahométan à l'instigation du roi de Perse,

[1] Le nom est illisible.

qui lui donnait le gouvernement de Tiflis. Les Géorgiens, garçons et filles, sont très-beaux. Il y a des Abchazis, Gaciatchis (Tchetchènes?), etc. Ils sont très-braves gens de guerre, de stature gigantesque; un seul peut tenir contre dix. Leur église, hors de Jérusalem, a coûté trente mille piastres; il y a quantité de figures en bois, et tout a passé entre les mains des Grecs. »

N° 18. (*Anc. n° 3.*)

Vol. in-fol. de 360 feuillets, sur papier, XVIe siècle.

Évangéliaire, beau volume de la rédaction bulgare. Le premier feuillet nous apprend que *ce livre a esté donné à la bibliothèque du Roy par Sa Béatitude Chrysanthe, patriarche de Jérusalem, le 4 de mars* 1730.

Il faut se rappeler ici la différence qu'il y a entre les Évangéliaires et les Quatre Évangiles. Les premiers contiennent les leçons des évangiles, des actes et des épîtres, distribuées d'après les jours des dimanches et des fêtes, comme dans les Missels. C'est pour cette raison qu'on leur a donné le nom de *dominicaux* ou *apracos*, du mot grec dont la belle étymologie rappelle que le dimanche est un jour où l'on ne travaille pas. Les Quatre Évangiles, au contraire, contiennent les quatre Évangiles en entier, l'un à la suite de l'autre. Notre manuscrit est assez récent.

Généralement les Évangéliaires sont plus anciens que les Quatre Évangiles; et la raison en est bien simple: dès qu'un peuple est chrétien, il ne peut se passer de livres liturgiques; ils font partie intégrante du culte divin. Les faits viennent à l'appui de cette remarque. Le plus ancien exemplaire des Quatre Évangiles qu'on connaisse jusqu'à présent,

ne remonte qu'au XIIe siècle (1144); c'est un volume rare, que la bibliothèque synodale de Moscou est fière de posséder [1]; il y en a même peu du XIVe; la plupart sont du XVe [2].

Toutefois cette règle ne s'applique pas dans la même rigueur aux Quatre Évangiles *glagolitiques*, ce qui mérite d'être observé. On en a qui remontent au delà du XIIe siècle. Il en existe même qui atteignent presque le Xe. Tel est, par exemple, l'exemplaire découvert et publié par M. Grigorovitch, un des slavistes les plus renommés de la Russie [3].

N° 19. (*Anc. n°* 54. S. Germ. Coisl.)

Vol. in-fol. de 182 feuillets, sur papier, XVIe siècle.

Ménées du mois d'octobre, don fait à la bibliothèque Coislin en 1732. L'écriture du volume est nette quoique inégale; les marges sont couvertes de rubriques indiquant les *tons* des hymnes. C'est assez dire que c'est une Ménée, appelée *mensuelle* ou sloujébnaïa [4], parce qu'elle contient les offices pour tous les jours du mois, et qu'il ne faut pas confondre avec les Ménées de Dmitri Rostovski, ou les Tchétïa-Minéïa, espèce d'*Acta sanctorum* de l'Église russe. Les unes et les autres sont partagées en autant de parties qu'il y a de mois dans l'année. Le fonds slave possède quatre volumes de ces Ménées, toutes appartenant à la première catégorie [5]. Le moins ancien de ces volumes est celui d'octobre.

[1] Voyez le *Messager russe*, chronique littér., p. 40, janvier 1856.

[2] Vostokof, *Evang. d'Ostromir*, préface, p. VI.

[3] Voyez les *Recherches sur les monuments de la littér. paléoslave*, publiées par la deuxième section de l'Académie de Saint-Pétersbourg. 1re livraison.

[4] Du mot slave *sloujba* (служба), qui veut dire office.

[5] Je croirais assez volontiers que ce sont là les *Codd. quatuor Ecclesiastici officii* dont parle Montfaucon.

Il offre certaines particularités que je ne ferai qu'indiquer. D'abord, il s'ouvre par une fête propre à l'Église russe. Elle correspond à la fête du patronage de la sainte Vierge ou à Notre-Dame du Scapulaire. C'est la fête de l'*Omophore* (scapulare), en slave Pokrov (Покровъ), qu'on peut traduire aussi par patronage. Cette solennité, dont l'institution semble remonter aux origines mêmes du christianisme en Russie, rend un témoignage éclatant à la tendre piété du peuple russe envers la mère de Dieu. Le Synaxaire slave en raconte l'origine de la manière suivante [1] :

« Un jour, André et Épiphane, Pères vénérés et saints, se trouvant à l'église de Blaquerne, eurent une vision : la Mère de Dieu leur apparut entourée du chœur des anges, du saint précurseur, de saint Jean le Théologien et de plusieurs autres saints, et priant les larmes aux yeux son Fils pour le salut du monde entier. L'église était remplie de peuple. Alors André dit à Épiphane : « Vois-tu notre reine et notre « souveraine prier pour le monde entier? — Oui, je la vois, « père vénéré, répondit celui-ci ; je la vois couvrir de son « *omophore*, plus brillant que l'ambre, le peuple réuni à « l'église. » Or, la sainte Vierge priait en ces termes : « O « roi du ciel, agréez les louanges et les prières de quiconque « invoquera votre saint nom dans quelque endroit de la « terre que ce soit : sanctifiez le lieu où il sera invoqué, et « glorifiez ceux qui vous glorifient en mon nom, exauçant « leurs prières et leurs vœux. »

« Et l'église, à son tour, continue le Synaxaire, adresse à Marie la prière suivante : « Vos paroles, ô Mère très-« clémente, m'inspirent avec la confiance le désir de fêter

1 *Prolog*, édition de Moscou, 1755.

« votre saint *omophore*, en abandonnant à votre bon plaisir,
« ô très-miséricordieuse, la manière de le faire. Que ceux
« donc qui vous glorifient se réjouissent à la vue de vos fêtes
« aussi brillantes que variées; et vous, protégez-nous à
« l'ombre de vos ailes en détruisant les conseils et les inten-
« tions perverses de nos ennemis, comme vous avez daigné
« couvrir de votre omophore la foule réunie à l'église.
« Sauvez-nous, nous, vos indignes serviteurs, par la grâce
« de votre Fils, et dans cette vie et dans l'autre, et avec nous
« tous ceux qui ont recours à vous avec crainte et foi, et qui
« attendent de vous avec confiance un prompt et puissant
« secours. »

Telle est la légende touchant l'origine de la fête. Chose surprenante! l'Église grecque est tout à fait étrangère à celle-ci, et pourtant la vision eut lieu dans un des plus célèbres sanctuaires de Constantinople. Quant à l'Église russe, on le voit, dès son berceau, elle s'est placée sous le patronage de la Reine du ciel, cette *bonne mère*, comme l'appelle le Synaxaire. Un jour viendra, nous l'espérons, où la bienheureuse Vierge Marie, touchée par les élans de cette dévotion si persévérante, obtiendra pour ces enfants la grâce de la réconciliation avec leurs frères de l'Occident, trop longtemps méconnus! Mais continuons.

Au 25e du mois, les Ménées disent simplement que c'est le jour des saints notaires, Marcien et Martyre; en vain y chercherait-on le prétendu *Noutaire* que le calendrier d'Ostromir (f. 235, verso) donne comme compagnon des deux martyrs, et que Kopitar a changé en *Coutaire*. (*Glag. Cloz.*, p. LXIII.) Je suis tout disposé à croire qu'il n'y eut jamais de martyr de ce nom, et que ce saint *Noutaire* est le

produit de la distraction ou de la négligence de Grégoire le Diacre, qui a écrit le célèbre Évangile d'Ostromir, comme *saint Coutaire* l'est de celle de Kopitar.

Parmi les saints, j'en trouve un qui est propre aux Églises slaves, c'est saint Arsène. Mais quel est cet Arsène? Je pense que c'est le successeur immédiat de saint Sabas, premier archevêque de la Serbie. Dans la série des archevêques qui ont gouverné l'Église serbe, depuis saint Sabas jusqu'à Joannicius, élevé à la dignité de patriarche en 1350, il n'y en a qu'un seul qui porte le nom d'Arsène. C'est au moins ce que nous apprend Daniel II, prédécesseur immédiat de Joannicius, auteur d'une généalogie des princes serbes, encore inédite, et biographe des archevêques de la Serbie. Or voici, d'après lui, les noms des pontifes serbes ses prédécesseurs, dans l'ordre de leur succession : 1° saint Sabas (1217-1221); 2° Arsène (depuis 1221); 3° Sabas II; 4° Daniel I; 5° Joannicius; 6° Eustache; 7° Jacques; 8° Eustache II; 9° Sabas III; 10° Nicodème; 11° Daniel II, et 12° Joannicius I, patriarche depuis 1350.

Nous citons ce témoignage pour combler une lacune laissée par les écrivains de l'Occident. Lequien ne soupçonne même pas l'existence d'Arsène, et l'auteur de l'*Illyricum sacrum* fait succéder à saint Sabas un nommé Prédislas, fils d'Étienne Radoslas. Or, au rapport des chroniqueurs serbes, Prédislas, un des quatre fils d'Étienne (1182-1224), prit, en devenant archevêque, le nom de Sabas II. Il n'est pas exact non plus de dire, comme l'a fait Farlati, que Daniel II fut premier patriarche. Il ne le fut que dans l'acception la plus large du mot, à peu près

comme le fut, un siècle auparavant, saint Sabas lui-même, à qui on donnait ce titre uniquement parce qu'il jouissait d'une grande confiance auprès du patriarche de Constantinople, dont il relevait, et que celui-ci lui accordait des pouvoirs très-étendus. Ainsi on pouvait avoir le titre de patriarche sans en avoir la dignité. Ce ne fut que Joannicius qui usurpa la dignité patriarcale (en 1350).

Je me hâte de prévenir ici une question que le lecteur n'aura pas manqué de s'adresser à lui-même, touchant la sainteté d'Arsène. Que l'Église serbe dépose en sa faveur, il n'y a pas de doute possible. Mais est-elle également reconnue par l'Église de Rome? Pour toute réponse, je rappellerai que le prédécesseur d'Arsène, Sabas, est accepté comme saint par cette Église; que Sabas II, ou Prédislas, son successeur, a été jusqu'à sa mort uni au saint-siége, à l'exemple de ses parents et principalement de sa mère Hélène, issue des rois *très-chrétiens*, et renommée par son attachement vraiment filial envers l'Église catholique romaine; qu'enfin l'union, au dire d'auteurs très-graves, dura jusqu'au XIVe siècle, où elle commença à s'affaiblir[1]. Sous Daniel II, elle devint déjà fort incertaine. En général, il en a été de l'Église serbe comme de la Russie : catholiques d'abord et unies à Rome, mais trop dociles aux influences de Byzance, l'une et l'autre ont fini par se détacher entièrement du centre de l'unité, après avoir toutefois donné à l'Église romaine, leur mère, des Olga et des Vladimir, des Sabas et des Arsène.

[1] « Qui Vulcano et Stephano (frères de saint Sabas) in regnum Serbiæ deinceps successerunt, per annos *centum et fere viginti* cum Ecclesia romana vel fidei et obedientiæ vinculo, vel ab ea certe non alieni, neque catholicis infesti, vel denique communionem cum sede apostolica ad breve tempus interruptam redintegraverunt. » (Voyez *Illyr. sacr.*, t. VII, p. 84.)

N° 20. (*Anc. n°* 8, 12, 6453.)

Vol. in-12 de 349 feuillets, demi-onciales, sur papier, XVIIe siècle.

Quatre Évangiles de la rédaction yougo-slave, comme l'indique l'usage assez fréquent de la voyelle nasale *on* (ѫ). Le frontispice et les initiales sont coloriés; sur les tranches du volume, on lit ces mots : четыре еваггелиа (quatre Évangiles).

Dans le calendrier, ajouté à la fin des Évangiles, je trouve au 30 janvier saint Hippolyte, pape et martyr, avec les trois docteurs de l'Église saint Jean Chrysostome, saint Basile le Grand et saint Grégoire de Nazianze.

N° 21. (*Anc. n°* 3, 5, 2828.)

Vol. in-4° de 122 feuil. à deux colonnes, demi-onciales, sur papier, XVe siècle.

Ménées de février. Cet intéressant manuscrit est de la rédaction serbe. Le dernier feuillet contient plus d'un renseignement utile. D'abord il nous apprend le nom de l'écrivain, l'endroit où il demeurait, l'époque à laquelle il vivait. Je traduis :

« Par la miséricorde de la sainte Trinité, et du très-saint Nicolas du Kontchoul Septentrional, grand archevêque et thaumaturge, notre prompt secours, moi, Arsène, occupant le premier siége métropolitain, j'ai écrit ces livres de douze mois, nommés Ménées, de mon plein gré et de grand cœur. Pères saints, pardonnez-moi. Pardonnez aussi à moi, Nicodème pécheur, qui y ai travaillé. Gloire à Dieu, le consommateur de toutes choses. Amen [1]. »

[1] Милостию светые троице и прѣсветаго и великаго архыѥрѣа христова и чюдотворца ѡтца николаѥ. скораго помощника сѣвернаго. иже въ кончоулѣ. митрополитъ

Ainsi les douze volumes, dont nous n'avons ici que celui de février, ont été écrits par Arsène, premier métropolitain, résidant alors à Kontchoul, et par Nicodème, moine du même couvent. Nous l'avons dit, dans toute la série des archevêques de la Serbie, il n'y en a qu'un seul qui porte le nom d'Arsène; il y a eu aussi des patriarches du même nom au XVIe et au XVIIe siècle, mais nous ne pensons pas qu'il faille chercher notre Arsène de Kontchoul parmi ces derniers. D'ailleurs, une note ajoutée plus tard au verso du même feuillet, nous en empêcherait. Elle est écrite en très-petits caractères et conçue en ces termes : *Gennadius, métropolitain et zélateur du royaume, au pieux et très-chrétien Grégoire, Despote de la Serbie et des contrées maritimes.* On n'aura pas de peine à reconnaître dans ce personnage, grâce au titre de Despote[1], le descendant de Brankovitch. C'est ce prince *pieux* et *très-chrétien* qui fit la réponse suivante à saint Jean de Capistran, un jour que celui-ci le pressait de rentrer dans le sein de l'Église romaine : « J'aimerais mieux me pendre que d'abandonner la religion de mes ancêtres à la fin de ma carrière. » Or, George Brankovitch termina sa vie en 1456[2], c'est-à-dire un siècle environ avant le patriarche serbe Arsène II.

Il s'ensuivrait que les douzes Ménées ont été écrites au

прьвопрѣстолніи арсениѥ съхотѣниѥмь и всеродною любовию написахь. сиѥ книгы ві мѣсець рекомы м.нѣ : да ме простите светыи ѡтци. простите и мене грѣшнаго потроудившегосе никодымь, etc. — Dans le manuscrit, il y a des abréviations que nous n'avons pas pu reproduire faute de caractères correspondants.

[1] C'est-à-dire Prince.

[2] Le *Dictionnaire d'histoire et de géographie* (édition 1856) met son avénement au trône en 1427, et sa mort en 1458 ; ce qui lui fait trente et un ans de règne. Cette chronologie n'est pas d'accord avec les chroniqueurs serbes : ceux-ci disent formellement que George le Despote mourut le 24 décembre 1456, qui fut un vendredi, à sept heures après midi, après un règne de vingt-neuf ans.

XIIIe siècle, époque où vivait Arsène Ier, successeur immédiat de saint Sabas et son disciple ; l'exemplaire de la Bibliothèque ne serait donc qu'une copie plus récente.

Reste à savoir si le saint archevêque a pris quelque part à la rédaction des offices qui y sont contenus. Je pencherais pour l'affirmative ; au moins lui attribuerais-je volontiers le bel office des saints Siméon et Sabas, qu'on y trouve au 14 du mois. C'est un complément éloquent du récit du kral Étienne ; ce serait aussi une œuvre digne d'un disciple de saint Sabas.

Quant au couvent de Kontchoul, son existence au XVe et au XIVe siècle est hors de doute. Une chronique serbe de 1453, énumérant les higouménies (prieurés), donne à celle de Kontchoul la huitième place ; et une chrysobulle du kral Banski et de l'archevêque Nicodème, dans laquelle sont cités les quatorze siéges des évêques et des higoumènes, porte aussi celui de Kontchoul ; or, le kral Banski n'est autre qu'Étienne Miloutin ou Ouroch II, mort en 1317, après un règne de quarante-sept ans. Sa charte ne crée point le monastère, elle le suppose ; quelque zélé qu'il fût pour bâtir des églises, comme nous le verrons plus tard, nulle part il n'est donné pour fondateur de Kontchoul[1].

Au bas de la dernière page, on lit encore : « Ces Ménées

[1] Le surnom de Septentrional, que le manuscrit donne à Kontchoul, semble indiquer l'existence d'un autre Kontchoul, situé vers le midi. En effet, de nos jours encore on voit sur les hauteurs du mont Kopaonik, non loin de Novy-pazar (ancien Rassa, capitale de la Rascie), un hameau qui porte le nom de *Kontchoulik* (petit Kontchoul) ; et quand on descend de là, vers le midi, par la plaine de Kossovo, lieu de la fameuse bataille entre le roi serbe Lazare et le sultan Amurat, et qu'on avance dans la direction de Vrani, on trouve les collines de *Kontchoul*. Ces données de la géographie moderne déterminent assez la position de l'ancien couvent en question dont il ne reste plus, ce semble, aucune trace. En tous cas, elles nous dispensent de le chercher en Ougro-Valachie, où le place Bérednikof.

ont été données en mémoire perpétuelle, par le Joupan Grégoire To..., fondateur du couvent de Saint-Nicolas. » Ce nouveau Grégoire est évidemment différent du précédent, et le couvent dont il est donné ici pour fondateur n'est point celui de Kontchoul.

N° 22. (*Anc. n°* 3, 4, 2827.)

Vol. in-4° de 285 feuillets, sur papier, demi-onciale, commencement du XVe siècle.

Ménées du mois de janvier. — La garde de ce volume porte une note avertissant le lecteur qu'il manque un feuillet (entre le troisième et le quatrième); que les deux feuillets volants n'y trouvent pas leur place, et que le premier, mis sens dessus dessous, n'est qu'une maculature. Mais quiconque voudra bien se donner la peine d'examiner le volume, verra qu'il n'y a d'exact en tout ceci que ce qui regarde la *maculature.*

En réalité, le manuscrit est complet; tout y est, seulement tout n'y est pas à sa place.

Ainsi le feuillet placé au commencement du volume, après la maculature, devrait évidemment précéder le quatrième, puisqu'il finit par une antienne à la très-sainte Vierge (la troisième des matines), et que celui-ci la continue. Ce *théotokion* est ainsi conçu : *O toi qui as toujours été Vierge, tu conçus et tu engendras sans participation d'un époux, celui qui prit la chair d'une manière ineffable, et dont les vertus célestes, si pures qu'elles soient, n'osent point regarder la face*[1].

[1] Бесѣмене во чревѣ зачала еси, и раждаеши несказанно воплщаема, на н' же зрѣти не смѣють чистаа небесные силы, присно дѣво. — C'est précisément la terminaison du mot зрѣти (regarder), qui devrait commencer le quatrième feuillet, et qui manque.

Le premier feuillet, dont les premières lettres sont à moitié effacées, continue la deuxième antienne à saint Basile, composée par saint Jean Damascène; elle commence par ces mots : « Il convenait que ta voix, ô Basile, vînt résonner, etc... » L'un et l'autre feuillet sont d'une écriture différente du reste du volume; on les aura ajoutés plus tard pour compléter ce qui manquait.

Quant au feuillet placé entre le troisième et le quatrième, il n'est point à sa place, puisqu'il contient l'office de saint Cyr et de saint Jean, martyrs, dont on fait mémoire le 31 janvier. En effet, il complète la cinquième antienne commencée au bas du feuillet 280 (verso) par les mots suivants : *Semblables à un torrent de gloire qui suit Jésus-Christ, vous apparûtes à tous comme deux sources d'immortalité, abreuvant les corps et les âmes de vos douces ondes.*

Un épilogue placé à la fin du volume dit qu'il a été écrit en 1419 par Antoine, moine du mont Athos.

Cet épilogue mérite d'être reproduit comme modèle du genre. Le voici : « Au nom du Père qui agrée, du Fils qui coopère, et du Saint-Esprit qui consomme, moi, Antoine, le dernier des moines et rempli de péchés, qui n'ai d'autre patrie que la tombe, ni d'autres richesses que les iniquités, embrasé d'amour pour saint Étienne, diacre et premier martyr, et ayant présente la multitude de mes péchés, je vins en déposer le fardeau dans un couvent de son nom. Pleins d'une confiance amoureuse envers ce saint, et voyant sa maison avec tous les livres qu'elle contenait devenue, par l'envie de l'ennemi infernal, la proie des flammes, nous implorâmes son secours et celui des autres saints, et nous nous mîmes à écrire ce livre en l'honneur de saint Étienne,

martyr, notre patron. Ce livre a été écrit l'an ($\frac{6927}{1419}$), sous le règne du pieux tsar grec Manuel, et sous Méthode, higoumène du couvent. Je conjure le lecteur de me corriger sans me condamner, afin que Dieu lui accorde le pardon [1]. »

L'empereur dont parle l'humble religieux ne peut être que Manuel Paléologue, qui succéda, en 1391, à Jean Paléologue, son père, et mourut en 1425, à l'âge de 77 ans. Si je ne me trompe, l'Église de Saint-Étienne dont il est ici question, est celle qu'on a surnommée *Banska*, du nom du fleuve Banska-rieka, sur le bord duquel elle avait été bâtie par Étienne Miloutin, Ouroch II, appelé aussi kral de Bansk (1270-1317), et destinée à recevoir ses restes mortels. Étienne se signala par la pieuse ardeur avec laquelle il éleva des temples au Seigneur. *Il régna quarante ans*, dit une chronique serbe, *et il éleva quarante grands monastères;* et cela non-seulement en Serbie, mais encore dans les pays éloignés, depuis le mont Athos jusqu'en Palestine. Au mont Athos, il rebâtit à neuf et sur un plan plus vaste la célèbre Laure serbe de Khilandar, monument élevé par la piété d'Étienne Niémania, et presque tombé en ruine. Jérusalem

[1] Изволениѥмь ѡтца и поспѣшениѥмь сына и совръшениѥмь светаго духа. Азь послѣдныи вь инокохь монахь, многогрѣшніи андони (имже ми ѡтчьство гробь, и богатьство грѣси). распаливсе любовию Божиею. Кь светому прьвомученику и прьвому светынь служителю стефану. и вьспоменувь множьство своихь грѣховь. пріидохь кь светому храму прьвомученика стефана. многымь грѣхи обременень. Имѣе надежду кь светому, и любовию раждегсе кь нему, и видѣвь запалень домь светаго прьвомученика завистию бѣсовскою. пожжено книжіе. И мыже се Бога славляще, и светыи моляше, потрудихсе о книзѣ сей светому прьвомученику и светынь служителю стефану въ похвалу и честь. мнѣже окаянному отъ Бога вь отпущениѥ грѣховь и светаго милость. Писаше же сия книга вь лѣто ѕцкз при благочестивомь царемь грьческимь, Кур Маноилѣ. Тогда монастыра того начальствуѥ бѣша старець Мефодиѥ. но молю и милисе дѣю, прочитающе исправляите, а не клѣнѣте, а ѡ васъ Богь простн. — Les mots mis entre parenthèse sont placés au-dessus de la ligne, et le dernier est d'une écriture plus récente.

lui devait une église sous le vocable des saints Anges, et un hôpital[1].

Parmi les saints du mois, nous mentionnerons saint Théodose, premier abbé de Kief, et saint Sabas, premier archevêque de la Serbie. Nos lecteurs les connaissent déjà, en partie au moins. Ils se rappellent ce que nous avons dit de ce dernier, en racontant la vie de son père, Étienne Niémania (v. le n° 10). Quand il l'écrivait, Sabas n'était encore que simple religieux; ici il figure comme premier pasteur de l'Église serbe. Ce titre nous rappelle l'acte le plus remarquable de son gouvernement, à savoir l'érection de douze évêchés, faite avec l'agrément du siége romain, auquel le saint archevêque témoigna constamment une soumission filiale. L'Église serbe célèbre sa mémoire le 12 janvier, et une seconde fois le 13 février, avec celle de son père; les Russes et les Occidentaux placent sa fête au 14 janvier[2].

Pour ce qui concerne Théodose, nous n'avons qu'à renvoyer le lecteur au travail publié ici même sous ce titre : *Origines catholiques de l'Église russe avant le* XIIe *siècle*[3]. Il n'y a qu'un point sur lequel nous croyons nécessaire de revenir, l'orthodoxie de Théodose. L'auteur des *Origines* parle des prétendus blasphèmes contre la religion catholique, consignés dans les écrits de l'higoumène de Kief, et

[1] Schafarik, *Annales des princes serbes*, p. 61, dans ses *Monuments de l'anc. littér. des Slaves du Midi.*

[2] On peut lire d'autres détails dans sa vie, écrite par Jean Marnavitz, évêque catholique de la Bosnie, et reproduite d'abord dans les *Acta sanctorum* (janv., t. I, au XIV du mois, p. 979 et suiv.), puis dans le huitième volume de l'*Illyricum sacrum*, p. 44 et suiv. Il en existe une autre, due à la plume éloquente de Dométien, moine *non-uni*; mais elle est écrite en langue slave.

[3] *Études*, t. II, p. 133 et suivantes. Il est question de Théodose à partir de la page 274.

il embrasse là-dessus l'opinion de Papebroch et de Kulczynski, disant, avec ce dernier, que c'est une invention plus récente des écrivains *orthodoxes*. C'est aussi notre manière d'envisager la chose. Mais quels sont ces écrits? l'auteur de cette dissertation ne le dit pas.

Parmi ceux qui sont attribués à Théodose, il y en a un qui fait un contraste singulier avec les autres, et c'est précisément celui dont il s'agit. Il est intitulé : *Question adressée à Théodose par le prince Isiaslaf, touchant les Latins*. C'est le grand duc Isiaslaf Ier (1054-1078) qui aurait demandé ces renseignements sur la religion *varègue* ou latine. Or, voici le tableau que lui en fait le *prétendu Théodose*.

« C'est, dit-il, une religion impure et méchante. Elle contient l'hérésie de Sabellius et bien d'autres encore [1]. Ainsi les Latins ne baisent ni les saintes images, ni les reliques des saints; ils tracent une croix sur le sol, et après l'avoir adorée, ils la foulent aux pieds. Ils font gras en carême; ils mangent les choses les plus impures, et font ce que ne feraient pas des Juifs. Dans la célébration de la messe, ils se servent des *azymes*, et ils offrent le sacrifice avec de la *chair morte*, disant que leur Dieu est un Dieu mort. Ils baptisent leurs enfants par une seule immersion, au lieu d'en faire trois; ils leur mettent du sel dans la bouche. Ils placent leurs morts, la tête tournée vers l'orient, les pieds vers le

[1] Il n'y a pas d'hérésie, ce semble, dont les catholiques n'aient été accusés par les adversaires aveuglés de la réunion. Ainsi on les fait à la fois sabelliens, macédoniens, apollinaristes, origénistes, etc. On trouve ces accusations formulées et réfutées, dans un ouvrage intitulé : *Paræsis abo Napomnienie*, *etc.* Kracovie, 1628. Espèce d'*appel à la réunion, fait au peuple russe*, par le célèbre Śmotriçki. De tous ses ouvrages, c'est peut-être le plus remarquable. Nous en préparons une édition russe.

couchant, et les bras étendus le long du corps, au lieu de les croiser sur la poitrine, et ils leur bouchent les yeux, les oreilles et les narines. Les prêtres et les évêques nese marient point, mais vivent en concubinage. Les évêques, en outre, vont à la guerre, et portent des bagues au doigt. Ils disent aussi que le Saint-Esprit procède du Fils et ils ont encore d'autres croyances plus perverses que celles-ci [1]. »

Tel est en substance cet écrit que les écrivains russes ne se font pas scrupule d'attribuer à Théodose [2], mais qu'une critique sérieuse et libre ne tardera pas, nous l'espérons, à rejeter comme apocryphe et injurieux à la mémoire du saint higoumène de Kief.

Signalons-y cependant l'endroit où l'auteur, quel qu'il soit d'ailleurs, gémit sur ce que les Varègues, en inondant la Russie, y ont répandu partout leur *hérésie*, aveu important et dont nous nous hâtons de prendre acte; c'est une preuve de plus à ajouter à celles que nous offre l'histoire en faveur des origines catholiques de l'Église russe.

N° 23. (*Anc.* n° 55.)

Vol. in-4° de 140 feuillets, vélin, demi-onciales, XIV-XV° siècle.

Ménées du mois d'août. On n'est pas d'accord sur l'âge de ce beau manuscrit. Pierre Doubrowski, envoyé à Paris en 1789, en qualité d'interprète de l'ambassadeur russe, le fait remonter au XIII° siècle, comme il le dit lui-même dans une note écrite de sa main. Stroïef le place, avec plus de

1 Voyez *Mémoires savants*, t. II, livraison 2°, et l'*Histoire de l'Église russe*, par Mgr Macaire, 1857, t. II, p. 102 et note 221.

2 Il doit figurer parmi ses œuvres complètes, dont Mgr Macaire prépare une nouvelle édition.

raison, un siècle plus tard (p. 49). — Il n'y est fait mention d'aucun saint propre aux églises slaves.

Au bas de la dernière page on lit quelques textes de l'Écriture sainte, ajoutés plus tard par un moine nommé Romil, qui se dit *indigne pécheur, plein de passions*, et *défroqué* (расодеръ).

N° 24. (*Anc. n°* 243.)

Petit in-8° de 366 feuillets, sur papier, demi-onciales, XVIe siècle.

Actes des apôtres. Manuscrit serbe de la collection de Séguier. Le premier feuillet manque. A la fin du volume se trouvent, selon l'usage, deux épilogues touchant la dispersion des apôtres par tout l'univers. Le premier a pour auteur saint Épiphane, évêque de Salamine, dans l'île de Chypre; l'autre est de saint Dorothée, évêque de Tyr et martyr.

Nous avons remarqué plus haut que les *Actes* sont un des livres de l'Écriture sainte le plus anciennement répandus au sein des peuples slaves; c'est aussi le premier livre sorti des presses russes, en 1569.

N° 25.

Vol. in-4° de 163 feuillets vélin, demi-onciales, à deux colonnes, XIIIe siècle.

Ce précieux manuscrit de la rédaction serbe contient les Quatre Évangiles. Le catalogue imprimé le fait remonter au XIe siècle, et telle a été, ce semble, l'opinion de l'illustre abbé Dobrowski[1]. Stroïef pense, sans toutefois oser l'affirmer,

[1] Voici ses propres expressions : Codex antiquus, olim S. Germani, quem sæculi XI censet catalogus... Alterum codicem n° 52 (c'est notre 27), *sæculis aliquot juniorem esse* ex lectionibus variantibus et ipsa orthographia satis liquet. (*Inst. l. slav.*, p. 693.)

qu'il n'est pas antérieur au XIVe siècle (p. 3); et Bérednikof le croit encore plus récent [1]. Ce dernier l'aura évidemment confondu avec un autre manuscrit, portant le n° 52 du supplément, et dont nous parlerons bientôt. (Voyez n° 27.) En effet, le passage de saint Jean, sur lequel s'appuie Bérednikof, est tiré de ce dernier manuscrit. L'appréciation de Stroïef nous paraît aussi exagérée, et les caractères paléographiques, qu'il a pris soin d'énumérer, parlent plutôt en faveur de l'opinion de Dobrowski. Pour ma part, je serais porté à attribuer ce manuscrit au XIIIe siècle au plus. Pour que chacun pût en juger par lui-même, il serait à désirer que le texte fût publié en entier; d'autant plus que le manuscrit menace de devenir plus incomplet qu'il ne l'est déjà. Il lui manque vingt-trois feuillets, c'est-à-dire la valeur de trois cahiers sur vingt dont il était primitivement composé [2]. Or, il est à craindre qu'il ne se produise de nouvelles lacunes, certaines feuilles étant entièrement détachées du corps du volume, et pouvant ainsi être enlevées ou s'égarer facilement. (V. le calque.)

A la fin on trouve deux synaxaires, l'un pour les dimanches et les fêtes, l'autre pour les saints. Parmi ces derniers figurent Théodose de Kief (11 janvier), saint Cyrille le *Philosophe* (18 mars), dont les calendriers plus récents ne font pas mémoire, bien qu'il soit *apôtre des Slaves*. Au bas

1 *Journal du ministère de l'instruction publique*, mai 1844. Saint-Pétersbourg.

2 Ainsi le dernier cahier n'existe plus; le huitième est réduit à un seul feuillet. Le deuxième feuillet du premier cahier manque aussi, et avec lui le commencement de l'Évangile selon saint Matthieu, jusqu'au mots: *genuit Salathiel* (роди Салатилѣ), ainsi que la fin de la table des Évangiles qui le précédait. Manquent encore deux feuillets dans le troisième cahier (ce sont les derniers), un dans le neuvième, quatre dans le onzième, et deux dans le douzième. (Voyez Stroïef, p. 3.)

des pages il y a plusieurs notes, écrites de la même main que le texte. L'une d'elles nous apprend que le copiste s'appelait *Raoul*, et qu'un jour (le 22 juillet), pendant qu'il écrivait, un kral enleva à un nommé Taban ses brebis et le fit prisonnier. Cette note pourrait servir à déterminer l'âge du manuscrit.

N° 26. (*Anc. n°* 3375.)

Vol. in-8° de 154 feuillets, demi-onciales, papier, xv° siècle.

Recueil des sentences morales tirées de l'Écriture sainte, des saints Pères et des auteurs profanes grecs et latins. Le sacré et le profane y sont réunis, tout en conservant chacun son rang respectif. Ainsi la première place est toujours réservée aux écrivains inspirés; ensuite viennent les docteurs de l'Église, les écrivains ecclésiastiques, et en dernier lieu les auteurs profanes. Au nombre de ceux-ci, nous voyons Anacréon, Aristippe, Aristote, Démocrite, Démosthène, Diodore de Sicile, Diogène, Épictète, Euripide, Hérodote, Isocrate, Ménandre, Platon, Socrate, Théophraste, etc. Le nom de chaque auteur est cité à la marge en lettres rouges. Ces répertoires moraux, qui rappellent les *Abeilles* et les *Marguerites*, ne sont pas rares. Le manuscrit est de rédaction bulgaro-serbe (comme l'indique l'accentuation de plusieurs mots, l'emploi des voyelles nasales, le redoublement des demi-voyelles finales). Il contient soixante-dix chapitres. La fin manque.

N° 27. (*Anc. n°* 52 du suppl.)

Vol. in-4° de 298 feuillets demi-onciales, à deux colonnes, sur papier, XVe siècle.

C'est le manuscrit dont nous avons parlé il y a un instant (n° 25). Il est le dernier du fonds slave, et contient les Évangiles, les Actes et les Épîtres, jusqu'à celle de saint Paul aux Hébreux inclusivement. Dobrowski a eu parfaitement raison de le tenir pour assez récent. Dans l'Évangile selon saint Jean, on voit, en effet, les premiers mots du texte grec rendus par une expression (v natchalié, въ началѣ) qui ne se rencontre que dans les manuscrits postérieurs au XIVe siècle; tandis que les exemplaires antérieurs à cette époque portent son équivalent *iskoni* (искони). D'ailleurs, pour se convaincre de l'âge récent de ce manuscrit, il suffit de jeter les yeux sur les spécimens qui ont été publiés[1], bien qu'ils laissent beaucoup à désirer sous le rapport de l'exactitude.

Une chose mérite d'être signalée ici, qui a échappé à l'attention de ces deux savants : c'est un recueil d'hymnes liturgiques appelés macarismes (μακαρισμοί), et placés au commencement du volume. Ils occupent seize feuillets, et paraissent être de la même époque que le reste du manuscrit[2].

Il existe un autre recueil analogue à celui dont je viens de m'occuper; je crois utile d'en dire quelques mots. Il est

[1] Dobrowski, *Inst. l. slav.*, p. 689-694; Stroïef, *Description*, p. 33.

[2] Je donne ici, comme spécimen, l'hymne qui commence le quatrième ton, et qui se trouve aussi dans les *Fragments glagolitiques*, publiés par M. Schafarik. La voici: Дрѣва раді адамь раа бысть изьселень. Дрѣва раді крьстнаго разбоинікь вь раи вьселисѧ. ѡвь уво вькушь, заповѣді прѣстѫпи створшаго. ѡвьже сьраспинаемь бога исповѣдааше таѧщагосѧ. Помѣні мѧ вьпиѫ вь црьстві си.

caché et comme perdu dans un manuscrit grec du XIIIe siècle (n° 1808, f. grec). Le catalogue imprimé décrit ce manuscrit de la manière suivante : « Codex bombycinus, olim Boistallerianus, quo continentur Platonis dialogi triginta quinque, nempe Eutyphron, etc... In marginibus folii vigesimi quinti et novem sequentium, alieno plane loco, occurrit *Stychirarium Slavonicum,* a prima die septembris quo die celebrabatur memoria S. Symeonis Stylitæ, ad diem decimum quartum. » Ce manuscrit, ajoute le catologue, paraît être du XIIIe siècle, et aura été acheté à un Grec, appelé Nicolas, pour trente pièces d'or.

En effet, ce texte slave renferme le commencement d'un *synaxaire*, depuis le 1er septembre, époque où s'ouvrait l'ancienne année ecclésiastique, jusqu'au 14e du même mois, jour de l'*Exaltation de la croix*. Les autres fêtes dont il y est fait mention sont les suivantes :

2 sept., S. Mamès, mart.; 3 sept., S. Anthime, m.; 4e jour, S. Babylas, év. et m.; 5e jour, S. Zacharie, prophète; 6e jour, fête de l'archange S. Michel; 8e jour, Nativité de la S. V. Marie; 9e jour, S. Joachim et Ste Anne; 13e, dédicace de la basilique de la Résurrection de N.-S.

Ce curieux fragment, qu'on est étonné de trouver dans un exemplaire grec de Platon, est de rédaction bulgare, et certainement postérieur au texte grec, comme le prouvent des mots de cette dernière langue laissés au milieu du texte bulgare. Tout me porte à croire que c'est une traduction faite sur le grec et nullement une copie faite sur un original slave plus ancien. Il pourrait appartenir au commencement du XIVe siècle. Quelque remarquable que soit ce fragment, et malgré l'avis du catalogue, Stroïef le passe sous silence, et

ce qui est bien plus étonnant, les slavistes les plus renommés semblent en avoir ignoré l'existence. Ils seront bien aises d'apprendre qu'il va être publié très-prochainement; en attendant, ils en trouveront ici un calque.

Nous venons de passer en revue les manuscrits du fonds slave, grec et latin. Reste le fonds français, que nous parcourrons rapidement, en nous arrêtant quelques instants sur un manuscrit tchèque, d'une grande valeur littéraire et historique, et qui aurait mieux trouvé sa place dans le *fonds slave*.

C'est un vol. in-4°, sur papier, XVIe siècle. (N° 8173. F. fr.) On l'avait d'abord intitulé *Postilla croatica in Evangelia;* mais une note placée sur la garde dit plus exactement qu'il contient un *Traité philosophique de Thomas Schtitny* (écrit en 1380), *avec plusieurs autres traités religieux, mêlés à des notes historiques et critiques de l'année* 1420, *par Kheltchiçki.* En visitant, il y a quatre ans, la bibliothèque impériale, M. Palaçki reconnut sans peine dans la soi-disant *Postilla* les *Entretiens familiers* (Bésedni retchi) de Schtitny, une des plus remarquables productions de la littérature bohême du XIVe siècle. Ce sont des considérations philosophiques et profondément chrétiennes sur Dieu, les anges et l'homme, présentées en forme de dialogue entre un père (l'auteur lui-même) et ses enfants. Grâce à l'habitude qu'avait le chevalier-philosophe de retoucher ses ouvrages, les *Entretiens* ont eu trois rédactions différentes. L'exemplaire de Paris contient la dernière, qui est par conséquent très-importante (V. le calque). Il est à

regretter que M. Hanousch ne s'en soit point servi pour son *Analyse de la philosophie de Schtitny*, publiée d'après les deux autres rédactions. (Prague, 1852.) Au reste, cette omission n'a rien qui doive nous étonner. Le philosophe bohême est à peine sorti des ténèbres qui l'enveloppaient depuis si longtemps. Aussi, à part les *Entretiens*, il n'y a de publié jusqu'à présent que les *six livres touchant les matières de religion en général*, que M. Erben a accompagnés d'une ample et solide introduction, et quelques extraits insérés dans les *Morceaux choisis* de Jungmann. Et cependant le nombre d'ouvrages laissés par Schtitny est assez considérable[1]. Espérons qu'ils ne tarderont pas à trouver un éditeur.

La seconde partie du manuscrit contient quelques écrits de Kheltchiçki, si connu par la part qu'il prit aux guerres religieuses du xve siècle. Ce fut un adversaire déclaré de la secte thaborite, alors très-puissante. Ses luttes avec elle commencèrent par la thèse qu'il soutint (en 1420) contre maître Jacobellus de Mies; et par laquelle il condamnait l'intervention de la force ouverte dans les affaires de religion. A cette horreur de toute contrainte de la conscience, il joignait une aversion profonde pour la noblesse et le clergé, tant catholique qu'utraquiste. En lui se personnifie le mépris et la haine de tout pouvoir. Ce sentiment domine chez lui tous les autres. Aussi expose-t-il avec complaisance son utopie d'une république spirituelle, dont tous les membres n'auraient d'autres liens que ceux de la conscience, ni d'autres dignités ou richesses que celles que nous donnent la foi et le nom de chrétien. La guerre en serait

[1] On les trouve énumérés dans l'ouvrage de M. Wenzig : *Studien über Thomas von Schtitny*, p. 6 et suiv. Prague, 1857.

bannie à jamais, et chaque citoyen devrait se laisser immoler plutôt que de recourir aux armes pour sa propre défense.

Ces principes extravagants se retrouvent aussi dans l'écrit que contient le manuscrit en question. C'est son *Traité de la foi et la religion*, composé en 1437[1]. L'historiographe de la Bohême[2] en parle en ces termes : « Non-seulement Rome, dit-il, mais Rokyçana et le clergé thaborite y sont traités avec cette violence que les passions religieuses (l'auteur veut dire *irréligieuses*) peuvent seules expliquer. Le style du maître tailleur[3], style ordinairement simple et dénué d'art, revêt ici des grâces inaccoutumées, respire une verve, une énergie qu'on trouve rarement chez les écrivains de ce temps ; parfois même il fait entendre les accents d'une éloquence vraiment entraînante. »

Pierre Kheltchiçki est l'auteur de quelques autres ouvrages, parmi lesquels le *Filet de la foi* et la *Postilla* sont les plus importants, comme l'*Antechrist* est le plus antichrétien, et aussi, grâce à Dieu, à peu près introuvable.

Passons à un autre manuscrit (vol. in-fol., n° 10023[2] du supplément), contenant à la fin une intéressante *Description de la Chine* et un récit sur les *Guerres avec les Tartares*, bien que le dos de la reliure porte : *Voyage de Suède en Moscovie*[4]. Le titre complet de la première partie est :

[1] La garde le fait de 1420, tandis que M. Palaçki le met entre 1440 et 1450. Nous avons adopté la date que donne *M. Guindely* dans son nouvel ouvrage intitulé: *Bœhmen und Mœhren, etc...* (t. I, v. 13), et auquel nous devons la plupart des renseignements sur Kheltchiçki.

[2] Voyez les *Mémoires de l'Académie de Vienne, section d'histoire et de philosophie*, juillet 1853.

[3] On a souvent dit que Kheltchiçki était tailleur de profession. Cette assertion paraît être dénuée de fondement. Telle est, au moins, l'opinion de M. Schafarick. (Voyez *Abhandlungen der bœhmischen Gesellschaft der Wissenchaft*, p. 18. Prague, 1857.)

[4] De là vient, je crois, l'erreur du catalogue qui donne le *Voyage d'un*

« Khina ou Chine, c'est-à-dire description du site, du climat, de l'étendue du royaume de Chine, tant en deçà qu'au delà du mur, et des autres choses merveilleuses qui s'y trouvent, où il est parlé aussi du caractère, des mœurs et des habitations du peuple chinois, ainsi que de la voie à suivre en venant de Moscou et des autres pays éloignés par le royaume de Sibérie; fait, par ordre du grand prince et tsar Alexis Mikhaïlovitch, d'heureuse mémoire, partie d'après ses propres observations, partie d'après d'autres ouvrages, par Nicolas Spatharius, Valaque d'origine, interprète en langues grecque et latine auprès dudit tsar, et dédié par l'auteur, à son retour de la Chine, à Sa Majesté Tsarienne.

« Transcrit (списано) avec la bénédiction d'un ami, et par les soins d'Ivan Gavrilovitch Sparwenfeld, à la sloboda rouge et néo-allemande, près la ville capitale de Moscou, l'an du salut 1685, depuis la création 7194, selon la manière russe de compter. »

L'ambassade à laquelle était attaché Spatharius est de 1675, et l'ouvrage présent, que je crois inédit, est sans contredit le plus important de tous ceux du même auteur [1].

Quant au récit sur les *Guerres avec les Tartares* [2], c'est une reproduction du livre écrit par *Martini* sur le même sujet.

ambassadeur de Suède en Moscovie, écrit en langue moscovite (Sparw., n° 10023a) comme distinct de l'ouvrage en question.

[1] Cependant il n'est pas nommé dans le précieux *Aperçu de la littérature ecclésiastique en Russie*, ouvrage de Philarète, évêque de Kharkof, inséré dans le 3me vol. des *Mémoires savants*. (Voyez n° 232, art. *Nic. Spatharius*.)

[2] *Historie delle guerre seguite in queste ultimi anni fra Tartari e Cinesi*. Milano, 1654. — L'édition latine de Cologne, de la même année, est intitulée : *De bello Tartarico in Sinis*. Quelques années après, parut la traduction française.

« Ce présent manuscrit, dit la garde, a esté rapporté à la bibliothèque du roy par M. Soyer, le vendredi 24 novembre 1730. Il en avait donné son billiet à feu M. Boivin, lequel billiet ne se trouve point. » Le nom de Soyer est déjà connu de nos lecteurs. (Voyez n° 5.)

Le *Testament de Basile Tatistchef*, auteur d'une *Histoire russe* assez estimée, est un tableau des mœurs de l'époque, fait d'une main habile et expérimentée. (N° 2028. S. fr.) Tatistchef l'écrivit en 1754, à l'âge de quarante-huit ans, et l'adressa à son fils Eugraphe Vasiliévitch. Je regrette de ne pouvoir ici que l'indiquer, bien qu'il ait de quoi intéresser les Russes eux-mêmes, qui en ont déjà deux éditions[1].

Les autres manuscrits, si l'on excepte l'*Histoire de Charles XII* par Voltaire, forment en trois volumes un petit répertoire de théâtre. La France y occupe une grande place; nous y trouvons huit comédies de *Monsieur* Molière, réunies en un volume (n° 2023 suppl.), à savoir *l'Amour médecin*, traduit par Al. Volkof (1757); *Amphitryon*, traduit par P. S. (Pierre Svistounof), en 1757; *l'Avare*, traduit par J. Kropotof; *l'École des femmes* (1754), *Georges Dandin*, (1757), *les Précieuses ridicules*, *le Sicilien ou l'amour peintre*, par Volkof, et *Trissotin*[2], par Soumarokof. — Ensuite, dans le n° 2025. S., *l'Indiscret* de Voltaire traduit par Svistounof; *la Ceinture magique*, de *Monsieur* Rousseau, *le Tuteur trompé, battu et content*, de Dancourt, traduits par Volkof; et *le Triple Mariage*, de Destouches, traduit par Akimof (1758). Enfin le n° 2026. S. contient les pièces suivantes : *Orgueil et pauvreté*, de Holberg, traduit par Kropotof (1757); *le Jugement*

[1] Sopikof, nos 3503 et 3504.
[2] C'est-à-dire les *Femmes savantes*.

par un tiers, de Soumarokof; *Henri et Pernille*, comédie en trois actes, de Holberg, traduite par le major André Nartof (1758); *le Fleuve d'oubli*, imité de Legrand; *la Dot par tromperie*, de Soumarokof; et, pour couronner le tout, *Polyeucte*, mis en vers russes par Nicolas Khroustchof (1759)[1].

En parcourant cette liste, on ne peut se défendre de penser à l'influence que le génie français exerça autrefois et qu'il continue à exercer sur la littérature russe.

Il y a aussi dans ce recueil quelques œuvres originales : ce sont deux tragédies de *Soumarokof*, intitulées *Demise* et *Semire* (n° 2027), et une pièce fort curieuse ayant pour titre *Nabuchodonosor*. Cette dernière est donnée ici comme une *Tragédie composée par la princesse Sophie Alexœïevna, sœur de Pierre le Grand*. On déclare, en outre, que le présent manuscrit est *unique*. Aussi le garde-t-on très-soigneusement. (Arm. vitrée, n° 2006.) Or, ce manuscrit réputé *unique* n'est autre chose qu'une des productions nombreuses du célèbre Siméon Polotski, instituteur du jeune Théodore Alexeïevitch, frère de Pierre Ier. Quiconque sait le russe, peut la lire dans le recueil de Novikof[2]. De plus, l'exemplaire de la bibliothèque, d'ailleurs nettement écrit et fort bien relié, est une copie très-récente et incomplète, car elle s'arrête au cinquième acte, au lieu d'en avoir sept.

Ajoutons qu'en dépit du titre, le héros de la pièce n'est point Nabuchodonosor, mais bien l'illustre Judith, libératrice du peuple d'Israël. Il ne faut point confondre l'œuvre

[1] Ce nom, ainsi que plusieurs autres, est indiqué sur un catalogue inséré dans un des trois volumes (n° 2025), et contenant les pièces qu'on devait jouer au *théâtre de la cour*.

[2] *Anc. bibl. russe*, t. VIII, p. 187-328.

de Polotski, écrite en prose, avec une autre pièce en vers très-médiocres portant le même titre, et dont le sujet est l'histoire des trois jeunes Hébreux jetés dans la fournaise de Babylone.

Arrivé au terme de cette revue, je crois devoir rappeler au lecteur que je n'ai pu et voulu donner ici qu'un simple inventaire. De là vient que bien des choses qui auraient mérité peut-être de plus longs développements ne sont qu'indiquées ou effleurées, et que d'autres sont passées entièrement sous silence. Heureux si cet essai, quelque imparfait qu'il soit, pouvait inspirer à de plus habiles et de plus doctes la pensée de compléter et d'achever l'œuvre que nous n'avons pour ainsi dire qu'ébauchée.

APPENDICE.

INDICATION PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

DES MANUSCRITS SLAVES

DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DE PARIS.

XIe ET XIIe SIÈCLE.

Abécédaire bulgare. (F. lat., n° 2340), p. 75.

XIIIe SIÈCLE.

Évangéliaire. (F. sl., n° 27.)

Recueil ascétique, contenant la vie de saint Siméon Némania. (F. sl., n° 10.)

XIVe SIÈCLE.

Bréviaire glagolitique, suivi du missel et du rituel. (F. sl., n° 11.)

Commencement d'un synaxaire bulgare. (F. gr., n° 1808), p. 101.

Ménées du mois d'août. (F. sl., n° 23.)

XVe SIÈCLE.

Évangéliaire. (F. sl., n° 25.)

Ménées du mois de janvier. (F. sl., n° 22.)

Ménées du mois de février. (F. sl., n° 21.)

Recueil de sentences morales. (F. sl., n° 26.)

Entretiens familiers de Schtitny, etc. (F. fr., n° 8173), p. 103.

XVIe SIÈCLE.

Psautier. (F. sl., n° 16.)

Évangéliaire. (F. sl., n° 18.)

Ménées du mois d'octobre. (F. sl., n° 19.)

Échelle de saint Jean Climaque. (F. sl., n°. 9.)

Recueil ascétique. (F. sl., n° 8.)

Chronique russe. (F. sl., n° 2.)

Actes des Apôtres. (F. sl., n° 24.)

XVIIe SIÈCLE.

Grammatica sclavonica scripta per Joann. Ugevicium (1643) (F. lat., n° 3876), p. 36.

Dictionarium latino-slavicum Epiphanii Slavenickii et Arsenii Satanoviensis (1650). (F. sl., n° 6.)

Description de la Chine par N. Spatharius (1685). (F. fr., n° 10023[2]), p. 105.

Quatre Évangiles. (F. sl., n° 20.)

Diurnal. (F. sl., n° 17.)

Livre des rangs (razriadnaïa kniga). (F. sl., n° 3.)

Vies et actes politiques des grands-ducs de Russie. (F. sl., n° 4.)

XVIIIe SIÈCLE.

Grammaire et méthode russe et française, par J. Sohier (1724). (F. sl., n° 5.)

Kanonnik, ou livre de prières (1734). (F. sl., n° 13.)

Deux autres livres de prières. (F. sl., n°s 12 et 14.)

Hymnaire noté. (F. sl., n° 15.)

Histoire des Scythes, par Lyzlof. (F. sl., n° 1.)

Testament de Basile Tatistchef (S. fr., n° 2028), p. 107.

Dialogues. (F. sl., n° 7.)

Nabuchodonosor, tragédie de Polotski. (S. fr., n° 3006), p. 108.

Tous les autres manuscrits du fonds français.

Le Mans. — Impr. Julien, Lanier, Cosnard et Ce.

ꙗ ∴ Ь

у : н ст ч

∴

Є

piet
eza
tany
nie
ana
tie
u-
ide
lut-
nych
ni-
ch

ga. cū

з
в
є
б
н
ж
г
б
р
п
ѣ
ч
н
х
є
т
т